

J'AI DISSÉQUÉ L'AVENIR DE LA **HALLE TONY GARNIER** AVEC SON NOUVEAU DIRECTEUR, **THIERRY PILAT** AVANT DE FILER AU TOUT PROCHE **MUSÉE DES CONFLUENCES** POUR DÉCOUVRIR, ENFIN, LA GRANDE HISTOIRE DES **SIOUX**, JE ME SUIS PLONGÉ DANS LA VIE ET LA CARRIÈRE DE LA GRANDE ACTRICE **MYRIAM BOYER** ET J'AI FINI MA SOIRÉE PAR UN COUP DE FIL À **HAROUN**

le petit

DU 03.11.21

AU 16.11.21

N° 1003

Bulletin

LE JOURNAL GRATUIT DES SORTIES À LYON

FLAVIA

Hommage à DJ Duke
1973-2020

DUKE

WWW.PETIT-BULLETIN.FR/LYON

Radiant
BELLEVUE

MOLIÈRE 2020
de la mise en scène
d'un spectacle de théâtre privé



ALEXIS MICHALIK

UNE HISTOIRE D'AMOUR

MAR. MER. 09 & 10 NOV. 21

Réservations : 04 72 10 22 19 | LYON
www.radiant-bellevue.fr CALUIRE

Locations : Fnac, Carrefour, Géant, Magasins U, Intermarché, www.fnac.com et sur votre mobile.
© LEVUE SAS, 1 rue Jean Moulin 69200 Caluire - Stet 75174361800025 - Licences n°1-1058565, n°2-1058566, n°3-1058567 © DR

FESTIVAL
DU FILM
COURT
DE VILLEUR-
BANNE

LE ZOLA
CINEMA



SOIRÉE D'OUVERTURE
Ven. 19 nov. - 20h45

COMPÉTITION EUROPÉENNE
Le meilleur du court métrage européen en 30 films

JOURNÉE ANIMATION
Sam. 27 nov.
L'animation dans tous ses états. 20 films en compétition animation.

LA LONGUE NUIT DU CINÉMA BIS
Sam. 27 nov. à 20h45

CINÉ DOUDOU CINÉ CONCERT
Dim. 21 nov. à 10h30
Dès 3 ans

JOURNÉE COMÉDIE
Un condensé de bonne humeur!
Dim. 21 nov. - 16h

WTF #2
Sam. 20 nov. - 20h45

CINÉMA EN RÉALITÉ VIRTUELLE
Mer. 24 nov.
16h à 18h
Entrée libre

MAIS AUSSI
Cosmos
Pépites documentaires
Rencontres cinéma
Focus Barcelone
Nouveaux visages du cinéma français

Programme complet et infos pratiques

www.festcourt-villeurbanne.com

Suivez-nous sur Facebook!
/festfilm-courtvilleurbanne

Insta @lezolacinema

LE ZOLA
CINEMA

ESSENTIELLE, LA CULTURE ?

C'était jusqu'ici un ressenti, plus ou moins concret selon les salles, les festivals, les musées. C'est désormais une certitude : le public n'a pas repris le chemin de la culture. Ou du moins, de la sortie culturelle - jeux vidéo et Netflix ont su tirer leur épingle du jeu des confinements et des couvre-feux et ne semblent pas prêts à lâcher leurs proies une fois le monde (pas tout à fait) normal revenu. Le rapport de l'enquête diligentée par le ministère de la Culture la semaine dernière est éloquent et fait froid dans le dos de certains dirigeants de lieux : pas tant que la fréquentation ait baissée, on l'avait compris, ça ; mais bien plutôt que nombre de Françaises et de Français disent leur non-envie de retourner au concert ou au théâtre. Confortable, le canapé. Reste à analyser et observer pour savoir si la tendance est durable ou passagère - fin de mois difficiles, fatigue chronique, calendrier surchargé ou encore port du masque en salle sont des explications valables pour l'instant. Mais il est clair qu'il va falloir se poser les bonnes questions : la culture n'apparaît plus si essentielle, et participe sans doute d'un grand ensemble, où l'on ne va plus voter (les politiques nous ennuiant), où l'on ne lit plus la presse (les médias mentent) et où désormais, on ne se cultive plus ensemble (les autres, c'est chiant). Peut-être bien que la réflexion va devoir être plus large que prévue si l'on veut conserver une société non atomisée et fermée à double tour, voire vindicative, envers le grand Autre, cet inconnu toujours plus refoulé.

SCÈNES DÉCOUVERTES, BALLE AU CENTRE

Politique Culturelle / La Ville de Lyon a décidé de remettre en jeu le label des huit Scènes découvertes de la cité. Pour chacune d'entre elles, l'enjeu est important tant l'aide financière et la mise en réseau bénéficient à ces structures souvent fragiles mais au travail sur l'émergence primordial. PAR SÉBASTIEN BROQUET



Le dispositif Scènes découvertes est l'une des grandes réussites des mandats successifs de Gérard Collomb et de l'adjoint à la Culture qui a initié ce projet, Patrice Béghain. Initié en 2002, l'opération visait à aider les jeunes artistes à trouver de premières scènes, s'épanouir, répéter mais aussi à se faire repérer par des professionnels sensibilisés à la programmation de ces lieux labellisés. Une sorte de "second palier", après la formation, avant le passage vers une vie d'artiste professionnel. Un sas de transition dont l'autre but était bien évidemment d'offrir au public lyonnais un regard permanent sur les bouillonnantes scènes artistiques locales à moindre coût. Le tout, avec le soutien financier et une aide à la communication de la Ville de Lyon. La Drac abondait aussi financièrement. Au départ, seules les salles de théâtres étaient concernées : Les Clochards Célestes, l'Élysée, l'Espace 44 et les Marronniers. En 2006, le dispositif a été élargi à la danse et aux musiques actuelles. Et la Région Rhône-Alpes (pas encore Auvergne), alors dirigée par le socialiste Jean-Jack Queyranne, a rejoint le dispositif à son tour, lui offrant une stabilité accrue. Malgré quelques soubresauts, comme

en 2009, la pertinence de ces Scènes découvertes ne s'est jamais démentie et en 2010 le cirque a rejoint le dispositif. Aujourd'hui, huit salles de Lyon sont labellisées : les Clochards Célestes (théâtre), le Théâtre des Marronniers (théâtre), le Théâtre de l'Élysée (théâtre), l'Espace 44 (théâtre), le Croiseur (danse), À Thou Bout d'Chant (chanson), le Kraspek (musiques) et l'École de Cirque-MJC Ménival (cirque). Lors de la saison 2018/2019, ces huit scènes avaient accueilli 60 000 spectateurs et spectatrices pour 380 spectacles.

La pertinence de ces Scènes découvertes ne s'est jamais démentie

Ce dispositif des Scènes découvertes, l'adjointe à la Culture de la nouvelle municipalité a décidé d'en faire un outil de sa politique : Nathalie Perrin-Gilbert avait affirmé dès la campagne électo-

rale vouloir dynamiser l'émergence et la création. L'une des raisons de la coupe opérée dans la subvention de l'Opéra de Lyon (500 000€) était aussi, à budget constant, de trouver les moyens de mieux soutenir ce dispositif, qui correspond pleinement à son discours comme il le faisait déjà au temps de Patrice Béghain. Certaines, comme À Thou Bout d'Chant ou les Clochards Célestes ont déjà vu leurs subventions augmenter (de 5000€ pour le théâtre nouvellement dirigé par Martha Spinoux-Tardivat). Mais l'adjointe, qui s'est lancée dans une grande remise à plat de la politique culturelle de la Ville, a décidé - comme pour le NTH8 et le Théâtre des Asphodèles - de lancer un nouvel appel à projets pour ces labellisations Scènes découvertes : « après un bilan positif du dispositif, la Ville de Lyon, la DRAC et la Région ont décidé de relancer un appel à projet à l'échéance des conventions qui les lient avec les lieux du réseau. »

« Ces lieux, soutenus par les partenaires publics, se sont engagés à programmer des spectacles d'équipes artistiques nouvelles et/ou d'une approche artistique innovante, à proposer un accompagnement professionnel renforcé des artistes, à favoriser la rencontre avec le public » dit encore le texte publié pour l'appel

à candidatures. Ce nouvel appel à projet Scènes Découvertes porte sur la période 2022, 2023, 2024. Les conventions pourront être renouvelées une fois sans nouvel appel à projet, après un bilan partagé avec les partenaires publics. Les lieux candidats peuvent être localisés dans tous les arrondissements de Lyon mais, nouveauté, les disciplines visées sont élargies : les lieux d'arts de la rue, visuels ou autres peuvent candidater. Les lieux candidats doivent avoir « au cours des années précédentes, joué un rôle significatif en faveur de l'émergence artistique ». Les dossiers sont à déposer avant le 26 novembre. En janvier, les lieux préselectionnés seront auditionnés. Avant arbitrage en février puis présentation en juillet.

A priori, le chiffre de huit Scènes découvertes sera conservé. Ce qui veut dire que si un projet retient l'attention de la Ville et de ses partenaires, d'autres pourraient perdre leur labellisation. Il est possible que pour équilibrer les disciplines, une scène de théâtre, largement représenté, perde son label. Du côté du Croiseur, où l'activité danse est beaucoup moins visible - surtout en direction du public -, la question peut se poser sérieusement aussi.

Le Petit Bulletin Lyon
SARL de presse au capital de 131 106,14 €
RCS LYON 413 611 500
33 avenue Maréchal Foch - 69006 Lyon
Tél. : 04 72 00 10 20
www.petit-bulletin.fr/lyon

Tirage moyen 40 000 exemplaires
Impression Rotimpress
Diffusion Diffusion Active
Directeur de la Publication Marc Renau
Rédacteur en Chef Sébastien Broquet
Rédaction Jean-Emmanuel Denave,
Stéphane Duchêne, Louise Grossen,
Nadja Pobel, Vincent Raymond
Ont également participé Alpha Saliou Diallo,
Adrien Simon
Agenda Annabel Trotignon
Commerciaux Elisabeth Bruere, Nicolas Claron,
Nicolas Héberlé, Benjamin Warneck
Maquette & design Morgan Castillo
Graphiste pubs Anaëlle Larchevêque
Photographe Jeanne Claudel
Motion design Anne Hirsch
Community manager Louise Grossen
Webmaster Gary Ka
Développement web Frédéric Gechter
Vidéo Marion Ains, Ophélie Dugué
Podcast Adrien Fertier
Comptabilité Oissila Touliouel

Pour contacter l'équipe commerciale :
hellolyon@petit-bulletin.fr

Une publication du Groupe Unagi
www.groupe-unagi.fr



© Jeanne Chardeil

DEUX THÉÂTRES REMIS EN JEU

Politique Culturelle / La Ville de Lyon vient de lancer une série d'appels à projets concernant les théâtres des 3^e et du 8^e arrondissements (actuels Théâtre des Asphodèles et NTH8). Ils seront ainsi peut-être confiés à de nouvelles équipes. Arbitrage prévu en février/mars, pour une mise en application dans ces lieux dès septembre 2022. PAR NADJA POBEL

Après que les grandes institutions culturelles lyonnaises (Opéra, Subs, Célestins, Villa Gillet, École Nationale Supérieure des Beaux-Arts, CNSMD, ENSATT, Bibliothèque municipale, Biennales de Lyon, Musée d'Art Contemporain...) ont vu leurs directions renouvelées ces dernières années, c'est au tour de celles de moindre envergure d'être – peut-être – concernées. Si les appels à de nouveaux projets sont lancés par la Ville de Lyon pour la période 2022 à 2024, cela ne signifie pas forcément que les actuelles équipes en partiront : elles peuvent re-candidater. « Elles ne sont pas éliminées par avance. Il est bien pour elles d'avoir à reposer leur projet culturel et leur ligne artistique à l'occasion de cet appel à projets. Elles ne sont ni assurées de gagner ni assurées de perdre. Auparavant, ni l'une ni l'autre n'avaient répondu à ce type d'appel ; la municipalité leur avait simplement proposé un lieu » nous précise Nathalie Perrin-Gilbert, l'adjointe à la Culture de la Ville de Lyon.

Si les appels à de nouveaux projets sont lancés par la Ville de Lyon pour la période 2022-2024, cela ne signifie pas forcément que les actuelles équipes en partiront

D'ici à fin mars 2022, les actuels théâtres des Asphodèles (Lyon 3^e, secteur Part-Dieu) et NTH8 (Lyon 8^e, secteur États-Unis) sont concernés par cet appel à projet. Les candidats ont jusqu'au 17 décembre pour répondre.

THÉÂTRE DES ASPHODÈLES

La compagnie des Asphodèles, spécialisée dans la commedia dell'arte, est installée depuis 2012 impasse Saint-Eusèbe dans un ancien garage et dispose d'une salle de spectacle pouvant accueillir 104 spectateurs. C'est le troisième lieu qu'occupe cette équipe dans cet arrondissement, depuis sa création par Thierry Auzer en 1999. Outre sa programmation artistique (le très beau *Regardez la neige qui tombe* se jouera du 22 au 28 novembre), la compagnie propose également de nombreux stages de pratiques amateur et développe l'éducation artistique et culturelle en milieu scolaire et professionnel. La Mairie souhaite que ces actions se poursuivent.

NTH8

Dans le 8^e, dans ce quartier dit "QPV" (quartier politique de la Ville) qui comprend 14 400 habitants répartis dans 7800 logements – dont 70% relèvent du parc social, le NTH8 a ouvert en 2003 avec une gestion confiée à la compagnie des Trois-Huit née onze ans plus tôt. Ce collectif (dont les artistes Sylvie Mongin-Algan, Vincent Bady, Alizée Bingöllü...) a notamment développé ces dernières années une attention particulière envers la langue des signes dans sa salle de 157 places. Ce Nouveau Théâtre du 8^e, nommé ainsi en écho au Théâtre du 8^e – CDN qui a laissé place à la Maison de la Danse en 1992, accueille aussi régulièrement les propositions du Compagnonnage, le G.I.E.Q. théâtre (Groupement d'Employeurs pour l'Insertion et la Qualification) comme lors de son forum de cette rentrée. La compagnie des Trois-Huit est adhérente de ce dispositif. La longévité de l'une et l'autre des directions n'auront plus cours puisque, dans son appel à projets, la Ville stipule qu'il s'agit de contrats de trois ans renouvelable une fois.

La compagnie des Trois-huit ne se prononce pas encore quant à savoir si elle candidate ou non. Nous ne connaissons pas les intentions de la compagnie des Asphodèles. Du côté de la Ville, le service culturel n'a pas connaissance du nombre d'artistes et de structures candidats d'autant que par équité aucune d'elle n'est reçue dans cette phase de candidature.



CONCERTS AFTERWORK
Concert, food & drinks | 18h à 22h
VENDREDI 5 NOVEMBRE
JEUDI 16 DÉCEMBRE



Réservez vos places
L'AUDITORIUM ORCHESTRE NATIONAL DE LYON





GABIODIV : PLACE À LA BIODIVERSITÉ

Association / Le projet Gabiodiv initié en 2019 par Victorine De Lachaise et Quentin Brunelle est désormais ancré dans le paysage lyonnais. Deux ans après le début de l'aménagement, 200 espèces dont un castor sont revenues sur les berges.

PROPOS RECUEILLIS PAR LOUISE GROSSEN

En quoi consiste Gabiodiv ?

Quentin Brunelle (co-créateur de l'association Des Espèces Parmi'Lyon) : C'est un projet innovant. Un aménagement qui vise à restaurer l'habitat des espèces en milieu aquatique, là où toutes les berges sont complètement bétonnées. Il se mani-

este par l'installation de modules végétalisés sur les quais de la métropole lyonnaise, en faveur du cadre de vie des citadins et de la biodiversité urbaine. On s'est aperçu qu'il y avait de grosses lacunes en ville concernant la prise en compte de la biodiversité. Pour nous, il y a un véritable enjeu

de sensibilisation des habitants. On ne sauvera pas le monde concernant les espèces, mais commençons par travailler à notre échelle, impliquons durablement les habitants, le reste suivra.

Deux ans après le lancement de l'initiative plus tard, quels sont les résultats ?

L'expérimentation est terminée. 200 espèces animales et végétales – protégées ou menacées – ont refait surface. Le castor, par exemple, vient souvent sur l'aménagement. C'est une espèce mobile qui a besoin de saules et de peupliers pour s'alimenter. Pour lui, c'est un casse-croûte à emporter. Les hérons, les bergeronnettes, le brochet – qui se reproduit à nouveau sur ce secteur alors que c'est une des espèces de poissons les plus menacées en France – sont aussi revenus. La première conclusion, c'est que lorsque le Rhône s'urbanise il y a une grosse cassure. Les libellules sont nos indicatrices : dans les cours d'eau urbanisés de Lyon, seulement une ou deux espèces se reproduisent. Plus au nord ou au sud, il y a quasiment une cinquantaine d'espèces reproductrices. Si l'on favorise le retour des libellules, les autres espèces reviendront.

SORTIR DE CET HYGIÉNISME

Comment Lyon se positionne-t-il dans la préservation de la biodiversité ?

C'est toujours compliqué de faire un diagnostic aussi rapidement. Cela dit, on a un contexte très favorable : deux cours d'eau et une variation des reliefs qui garantissent une certaine forme de nature. La prise en compte de la biodiversité dans les parcs urbains, toutes les zones inconstructibles en font des secteurs préservés, et Lyon a été l'une des premières villes à abandonner les pesticides. Le point négatif, c'est une urbanisation galopante. Quand la préservation et la restauration sont citées, ce sont sur des

projets vitrines. Au détriment d'autres secteurs qui en ont tout autant besoin.

Quelles suites pour Gabiodiv ?

Il a vocation à être étendu et diversifié. Cinq grands projets liés à la restauration du Rhône et de la Saône à Lyon sont en cours, dont un sur les bas-ports de Lyon (zones affleurantes au niveau de l'eau, ne pouvant être construites car inondées régulièrement) pour retrouver de vrais boisements de verdure avec des prairies fleuries sur 400 mètres le long de la Saône.

ON NE PEUT PAS FAIRE ÇA TOUT SEUL

Quid du financement des projets ?

On a les ressources en interne pour monter les projets. Ensuite, on propose aux propriétaires : la Métropole et les Voies Navigables de France. Soit ça marche, soit ça ne marche pas. La Région et l'Agence de l'Eau sont aussi des financeurs importants. On ne peut pas faire ça tout seul. Travailler dans notre coin, ce n'est pas l'idée.

Comment agir en tant que citoyen ?

On organise en novembre "les grands challenges biodiversité". On se lance dans la plantation d'arbres, la création d'une vingtaine de mares, de 500 mètres de haies... avec tout un accompagnement des habitants. Il suffit d'avoir une jardinière sur un rebord fenêtre pour participer. Toutes les infos sont sur notre site. Sinon, on assure des permanences le jeudi à la Maison de l'Économie Circulaire. Les gens viennent nous parler de leur projet, on leur parle du notre. Peu importe ses affinités avec la nature, tout le monde peut s'impliquer !

Association Des Espèces Parmi'Lyon

T. 07 77 38 01 22 / Permanences à la Maison de l'Économie Circulaire chaque jeudi

SALLE LIÉO FERRÉ CONCERTS
5 place Saint-Jean - Lyon 5



20H30 Chanson

VEN. 19 NOV.

ALEXANDRE CASTILLON

+ LLIMACE



20H30 Chanson / Quebec

JEU. 2 DÉC.

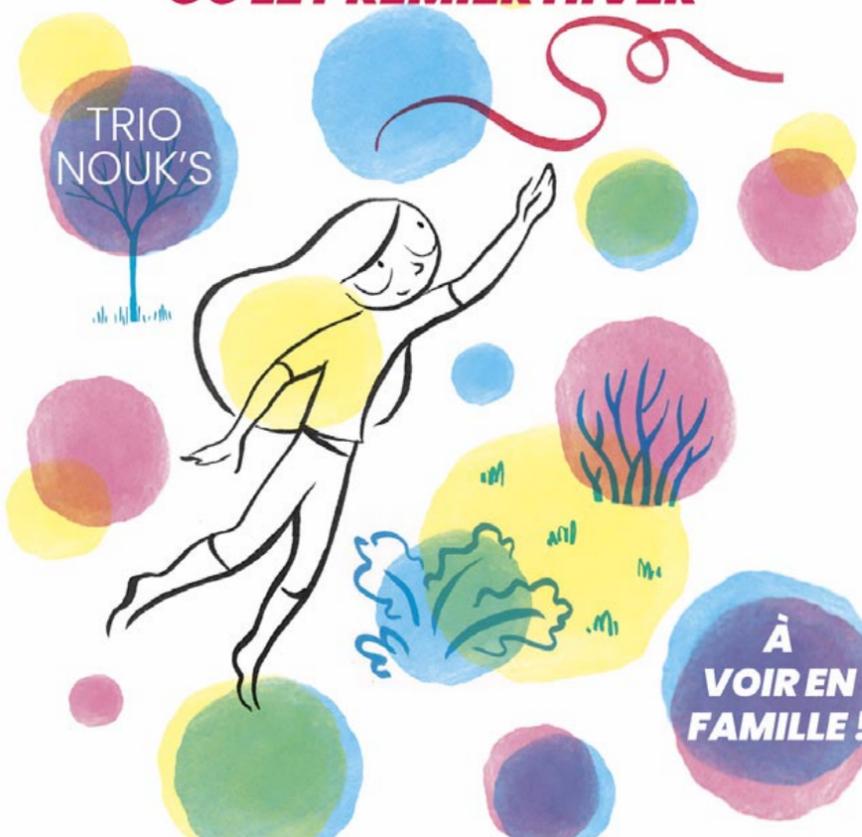
EMILE BILODEAU

+ MAUVAIS GARÇON

Tarifs & billetterie : www.mjcduvieuxlyon.com

PERSÉPHONE

OU LE PREMIER HIVER



À VOIR EN FAMILLE !

vendredi 5 novembre

LE POLARIS • CORBAS

scène régionale

04 72 51 45 55 • www.lepolaris.org

jeux

ateliers

Venez rencontrer 43 associations de solidarité!

festival

DES SOLIDARITÉS INTERNATIONALES

découvertes

samedi
6 NOV. 2021
10h - 18h

Hôtel de Ville
Lyon 1^{er}

Entrée libre côté
place des Terreaux

Tout le programme
sur lyon.fr

Pass sanitaire
et masque obligatoires.

échanges

e.extrafugeance.com



RAKWÉ, DU GRAIN À MOUDRE

Coffee Shop / Elias torrifie depuis cinq ans dans le bas des pentes, sous l'étiquette Rakwé. Il s'est associé avec Jonathan, le Vagabond, dont on croise le triporteur et les espressos sur les marchés des quais. Ça donne un nouveau coffee shop sur Lyon. Un énième ? L'un des meilleurs. PAR ADRIEN SIMON

On en connaît tous un : un geek de l'arabica ! Souvent un "créatif" sans bureau fixe, squatteur de coffee shop, pris au dépourvu quand le Covid fut venu. Il peut expliquer des heures durant pourquoi il a resserré son moulin d'un cran, ou comment il a survécu à la pénurie, celle des filtres Chemex. Il n'est pas seul. On peut même dire que cette tendance, disons la nouvelle passion française pour le café de spécialité, ne fait que commencer. Tenez, encore un nouveau coffee shop ! À l'entrée du cours Lafayette, le long de la voie du C3. Juste fait de quelques tables, une machine, un moulin, une clientèle à l'accent américain (nord et sud).

Alors il commence tout doux par servir des p'tits noirs extraits de Bialetti (les petites italiennes en aluminium). Et ça marche. Ses grains, il les achète alors chez Placid ou Owl Brothers, mais ils les a prévenus : il compte vite torrifier lui-même. « On me prenait pour un fou », avoue-t-il. Et pourtant, quelques semaines plus tard, il achète un mini-torréfacteur à induction, un truc fabriqué à Taïwan qui ressemble à un petit cochon, qui peut contenir à peine un kilo de café vert, que l'on branche sur USB pour contrôler la température de chauffe, celle du grain, le flux d'air, sept paramètres en tout – c'est ainsi que ça fonctionne, on joue beaucoup avec des courbes.

ENCORE UN COUP DE FOLIE

Tenez, encore un nouveau coffee shop !

En vérité, on a envie de s'enthousiasmer, car c'est l'œuvre de deux garçons un peu à part dans le monde du café lyonnais, le monde post-Mokxa (le torrificateur des années 10 qui, le premier, nous convertit au café-filtre). Le premier c'est Jonathan Estassy, il a son triporteur qu'il trimballe sur les marchés des quais, où il débite des espressos. L'autre c'est Elias Sfeir qui tient un lieu pas banal, rue Leynaud. Un lieu où des MacBooks se serrent en silence et enquillent les nectars à longueur de journée. Au milieu, notre tenancier qui fait la causette, appelle tout le monde par son prénom, et s'éclipse régulièrement à l'arrière, pour des messes noires ? Pour torrifier...

UN TRUC FABRIQUÉ À TAÏWAN

Elias vient du cinéma, il avait une boîte de prod' à son nom (Visiosfeir), qui un matin de 2015 a fini par le mettre dans l'embarras : de gros projets, *The Mend*, *Le Faussaire*, qui rencontrent la critique, pas le succès. Il faut arrêter. Mais pour quoi faire ? Allez savoir pourquoi, M. Sfeir a choisi le café : « je n'en buvais pas », dit-il. Il a des locaux, mais ne veut pas d'un coffee shop en kit (déco nordique, machine La Marzocco, etc.).

« J'avais lu des livres, je me suis lancé, j'ai recommencé, encore et encore. » Et finalement il est devenu le seul dans le centre qui torrifie, vend en vrac, extrait sur place. Mais ce n'est pas tout : à la faveur du confinement, Elias s'est lancé dans l'importation de grains. « Quand j'ai commencé, le principal importateur français de café de spécialité m'a fermé la porte, j'étais trop petit, il avait un autre gros client lyonnais. J'ai dû me tourner vers l'étranger, l'Espagne, Hambourg. Au bout d'un moment je me suis dit : tu sais importer des films, pourquoi pas du café ? » Encore un coup de folie qui l'amène à faire venir des micro-lots d'Éthiopie, tout juste 30 kilos d'un grain qu'il juge exceptionnel, dont il fera les dernières torrifications pour Noël, ou du Salvador, 70 kilos qu'il vient de recevoir. Son prochain terrain d'exploration, ce sera certainement du côté des techniques de séchage : « on connaît principalement en France le café "lavé", et le café "naturel", séché directement – je ne faisais que des naturels jusqu'à présent. Mais il y a d'autres process d'après-récolte comme les fermentations, anaérobie avec un café dépulvé, ou en macération carbonique, avec les cerises entières, comme pour le vin. » Et Elias de nous faire goûter un café colombien traité de cette manière. Un grain qu'il a torrifié bien sûr, et transformé en jus avec une Chemex : ébouriffant.

Rakwé

26 rue René Leynaud, Lyon 1^{er}
11 cours Lafayette, Lyon 6^e



© Rue89Lyon

RED RED WINE

Vin Nature / Joli plateau de vigneronnes et vigneronnes 100% naturel pour cette septième édition du salon des vins porté par Rue89Lyon, Sous les pavés la vigne.
PAR SÉBASTIEN BROQUET

C'est aussi le retour pour Sous les pavés, la vigne. Le salon des vins naturels porté par Rue89Lyon et Nouriturfu débarque les samedi 6 et dimanche 7 novembre au Palais de la Bourse, pour une septième édition. Au programme : des dégustations, bien sûr, mais pas seulement. Près de 70 vigneronnes et vigneronnes sont attendus, où l'on notera quelques habitués comme le Domaine de Péliissols (Languedoc), le retour du Château Gombaude-Guillet (Bordelais) à qui l'on doit aussi un savoureux Pom'n'Roll ou encore le fabuleux Domaine Achillée, pour amateurs de vins d'Al-

sace, aux étiquettes aussi stylées que ses gewurztraminer. Côté beaujolais, la présence d'un Romain Zordan rassure : il y aura bien un morgon de compétition à déguster. Installé près de Belleville, celui qui a repris le domaine familial sort aussi un fleurie "cuvée spatiale" de très belle allure. Voilà pour nos valeurs sûres, mais le but, c'est aussi de découvrir ses nouveaux chouchous et/ou des destinations plus rares : ainsi, on proposera à nos gosiers un voyage en Arménie, représentée cette année par quatre domaines : WineArt, AreWine, Trinity Canyon Vineyards et GN Winery. Après une halte en Suisse pour tester le Domaine Piccard et

ses cépages marsanne... L'Italie est bien entendue représentée (Massimo Coletti, Silvio Morando, Domaine San Donatino, Piana dei Castelli, Al di là del Fiume) et côté France, aucune région n'a été oubliée. Et comme pour chaque édition, quelques intrus se sont glissés dans la prog' : ici, les sakés de Pure Sake is Good, pour un voyage au Japon ; les spiritueux de L'Atelier du Bouilleur, Distillerie Baptiste et L'Eau des Vivants ; et le café de chez Mokxa, bien connu de nos contrées.

Côté rencontres, on notera la présence de Cédric Rabany, auteur de l'ouvrage *Les Agronautes*, ardente défense d'une agriculture sans pesticides, écrit avec style et un ton beaucoup plus libéré – drôle, parfois – que ce à quoi ce genre de livres nous avait habitué. Il faut préciser que l'homme, autodéfini comme agronome globe trotter, connaît très bien la question et qu'il a déjà été repéré par ici pour son autre activité au sein de Wine & Noise, blog & concerts où l'on mariait avec un bonheur certain des groupes (de noise, of course) essentiels et rares comme les Angevins de Hint avec des vigneronnes naturelles. Un type à qui serrer la grappe, donc...

Sous les pavés, la vigne

Au Palais de la Bourse
Les samedi 6 et dimanche
7 novembre de 10h à 19h

BEURRE, ŒUF, FROMAGE S'INSTALLE CÔTÉ PART-DIEU

Fromagerie / Un nouveau B.O.F vient d'ouvrir. Il est dit « de la Part-Dieu », et refourgue ses laits-crus à deux pas de Guichard. PAR ADRIEN SIMON

Elle, on la connaît. Son fromage garnit toujours les meilleures tables – catégorie jeune, tout du moins. Le brin du maquis au regretté Palégré, il venait de chez elle, le pèlardon du Café Sillon, idem, la tomme au foin du Jeu de Quilles, pareil. Elle, c'est Sophie Martinez, qui embaume depuis dix ans le quartier de la Martinière – d'abord aux Halles, puis à l'enseigne Beurre, Œuf, Fromage, qui font B.O.F.



© E

Elle fut rejointe il y a quelques années par Matthieu Saupin, formé... en Angleterre – hé oui, l'île produit treize AOP, le cheddar fermier et les stilton en tête. La paire fromagère confectionne une sélection qui a de l'allure, qui ne court pas derrière l'exhaustivité, qui au contraire fait tourner : selon les saisons, selon leurs envies. La dernière fois, en attendant le retour de l'Aveyron (dont un brebis-chèvre, moitié-moitié, pardon, mieja-mieja), on s'est rué sur les derniers pèlardons (rendez-vous au printemps !), mais on aurait pu regarder par delà les frontières, du côté de la Grèce, de l'Espagne ou d'un incroyable parmesan de vache rousse.

Si on en parle cette semaine, c'est que le B.O.F s'étend maintenant avec un second établissement dans le 3^e arrondissement, presque en face de la Bourse du Travail. À quand sur le Plateau ?

Beurre, Œuf, Fromage

87 rue de la Part-Dieu, Lyon 3^e
18 rue Hippolyte Flandrin, Lyon 1^{er}

FESTIVAL D'un Rire à l'Autre

ven. **26** nov. | 19h30

RIRE D'ICI
CAROLINE ESTREMO

sam. **27** nov. | 19h30

RIRE AU SOMMET

dim. **28** nov. | 17h

CHICANDIER



VINCENT ROBIN,
MAÎTRE DE CÉRÉMONIE
DU FESTIVAL

THÉÂTRE
mdp

LA MAISON DU PEUPLE
04 78 86 62 90
PIERREBENITEMDP.FR



THIERRY PILAT



© Sébastien Broquet

Halle Tony Garnier / Fraîchement nommé directeur de la Halle Tony Garnier, après plusieurs années au Fil à Saint-Étienne, Thierry Pilat fait le point sur la situation financière, le comportement du public, les évolutions qu'il veut mener, l'arrivée à Lyon de Live Nation et de l'Arena ou encore la fin de Fagor-Brandt. Magnéto.

PAR SÉBASTIEN BROQUET

« ON N'EST PAS OBLIGÉ DE FAIRE TOUT LE TEMPS DE GRANDS ARTISTES »

Comment se passe le retour des concerts à la Halle ?

Thierry Pilat : Ça fait un mois et demi que les spectacles reprennent, les salons également. C'est progressif : il y a un nombre limité d'événements. Le jeu des reports, des annulations, tout ça fait que beaucoup de choses auront lieu en 2022 et il n'y a pas grand chose en cette fin 2021. On s'est concentré surtout sur les spectacles en jauges assises, autour de 5000 spectateurs. À cause du Covid, bien sûr. Des concerts un peu espacés, des salons – et un public qui est un peu timide à revenir. Il y a quand même des bonnes surprises, mais on voit bien que le public n'a pas repris l'habitude d'acheter du billet, de sortir, d'aller voir des spectacles. Donc oui, comme tous les confrères, on se pose

pas mal de questions. Et les réponses ne sont pas évidentes. C'est vrai qu'il y a beaucoup de concurrence aussi. L'onde de choc du Covid dure longtemps. On sait que la vraie reprise sera plutôt sur 2023. Ça interroge beaucoup sur le fait qu'on doive aller chercher davantage le public et trouver des explications, rassurer, trouver aussi de nouvelles idées – les gens ont peut-être envie d'autres choses. Il faut du temps pour trouver des réponses.

On parle de public qui sort moins, qui est moins nombreux, mais est-ce qu'il y a aussi un changement de comportement ? On entend beaucoup parler d'achats de dernière minute et moins de réservations à l'avance : est-ce qu'à la Halle aussi ça se ressent ?

Oui ça se ressent aussi, complètement : les gens ont perdu confiance dans le fait d'acheter des billets trop longtemps à l'avance. Cette tendance d'acheter des places en dernière minute a toujours existé. Moins à la Halle parce que plus les spectacles sont gros, plus on prévoit longtemps à l'avance. Mais on a toujours un effet sprint sur la fin. Ça c'est encore accentué avec le Covid : jusqu'au dernier moment, le spectateur ne sait pas s'il va y aller ou pas. C'est un comportement différent. Le syndrome du Covid, il est dans le psychisme des gens, la relation qu'ils peuvent aussi avoir avec le loisir, la culture. Car finalement, ce confinement... beaucoup de gens étaient bien dans leur canapé ! Et c'est pas simple de sortir le soir : il faut se déplacer, c'est fatigant. C'est ce ré-

flexe qui manque aujourd'hui et le rôle des acteurs culturels est de réussir à rallumer la flamme. Qu'on se dise que c'est mieux de sortir, rencontrer des gens, découvrir des œuvres, vivre des instants de spectacle vivant. C'est pas facile.

Ça se ressent comment dans les chiffres de fréquentation ?

C'est difficile à dire pour l'instant : trois concerts ont eu lieu. Un à 6000, un autre à 5000 et le dernier à presque 4000 avec Christophe Maé le 19 octobre. Ce sont des scores quand même importants, qui correspondent aux jauges habituelles, sauf pour Maé qui faisait plus d'habitude. Pour les autres, Vita & Slimane on peut difficilement dire : c'est tellement gros qu'il y avait trois dates prévues, une seule est restée et deux autres sont reportées aux 8 et 9 septembre 2022 donc il faudra analyser sur les trois dates. On constate que certains artistes se maintiennent, que sur d'autres il y a plus de remboursements de places.

UN VILLAGE DU HELLFEST

Vous dites que la période incite à repenser la manière de fonctionner pour les organisateurs.

Repenser le fonctionnement de la Halle, c'était dans votre projet initial : l'ouvrir côté temporalité sur des week-ends en journée, sur les thématiques avec des expositions. Maintenant que vous êtes en fonction, que pensez-vous amener comme nouveautés ?

Le projet que je porte, il a trois axes. Le premier, la diffusion, les concerts organisés par les producteurs privés, tels qu'ils ont lieu depuis plus de vingt ans à la Halle. On entretient ça, c'est l'activité principale. Second axe, des projets plus hybrides, différents, co-produits avec des acteurs culturels du territoire dans tous les styles et qui peuvent être des événements avec concerts et expositions mélangés, avec des temps d'ouverture gratuite en journée. Et troisième axe, développer la Halle en lieu de vie dans lequel on va intégrer de l'action culturelle, de la médiation, de l'ouverture sur le quartier et des actions en commun sur la proximité. Comment est-ce que ça a évolué depuis mon arrivée ? On commence à poser des jalons. Mais on ne peut pas aller trop vite dans cette dynamique car on est en reprise, on a des impacts financiers à relever, on a toute une structuration à mener pour ces nouveaux événements. J'en suis assez content : des petits projets ont pris forme et annoncent la suite. Par exemple, une première co-production arrive le 5 février avec Mediatone, pour le concert du Gros 4, le plateau metal avec Mass Hysteria, Ultra Vomit, etc. L'après-midi, on va organiser à la Halle en gratuit de 14h à 18h un événement baptisé "Immersion metal" dans lequel il y aura un village du Hellfest, avec des jeux, des rencontres avec les artistes, des stands, une découverte de la culture metal. Ça préfigure le genre de choses que l'on est amené à travailler. Du concert, mais avec des choses qui facilitent l'accès et la découverte des différentes cultures, qui utilisent le lieu différem-

L'arrivée de l'Arena, c'est celle d'un concurrent direct puisque nous avons une jauge de 16 000 places tous les deux. C'est la fin du monopole de la Halle Tony Garnier sur la métropole. Avoir un concurrent, ce n'est pas un problème

C'EST DOMMAGE QUE FAGOR-BRANDT FERME

Nathalie Perrin-Gilbert, présidente de la Halle Tony Garnier et adjointe à la Culture de Lyon, suite à la décision de Bruno Bernard de fermer Fagor-Brandt aux activités culturelles et événementielles, a annoncé vouloir rencontrer les responsables du Lyon Street Food Festival et de Nuits sonores pour leur proposer de venir à la Halle Tony Garnier. C'est faisable ? Avez-vous eu, vous, des discussions avec eux ?

J'ai eu des discussions diverses et variées, mais je dirais... pas finalisées. Déjà, c'est dommage que Fagor-Brandt ferme car on voit bien que c'est une très bonne alternative pour faire de l'événementiel à Lyon...

Complémentaire avec la Halle ?

C'est très complémentaire. La Halle ne peut pas tout faire. Le gros problème, c'est notre planning qui est hyper rempli, surtout avec ces histoires de reports post-Covid. Quand on veut monter des projets ici, on parle déjà de 2023 voire de 2024. On a besoin de choses proches dans le temps aussi ! Donc il peut y avoir de la complémentarité. Et c'est important d'avoir des lieux hybrides intra-muros : que sans arrêt on doive rejeter tout ce qui est artistique, culturel, événementiel à la périphérie, quand même... merde ! Dans un nouveau quartier, il doit y avoir de la place pour des habitations, des commerces et de la culture, des lieux de rencontre. Je suis désespéré de voir que ce sont encore les promoteurs immobiliers qui continuent de prendre les mètres carrés dans ce quartier et que finalement, les artistes, eh bien il faut qu'ils prennent leur baluchon et qu'ils se cassent ailleurs. Ça, c'est frustrant.

Après, oui, un Lyon Street Food Festival à la Halle, on peut trouver des articulations. La Halle est tellement particulière, ça risque de sentir un peu le tofu et la frite en même temps : il y a des trucs très pratiques à penser ! Mais oui, on peut trouver une formule, même si c'est pas simple.

Sur les musiques électroniques, la Halle n'a pas vocation à ça : on imagine mal ici plusieurs scènes, tout est d'un seul bloc, donc c'est un handicap pour les festivals. Et sur cette esthétique, on est plus ouverts sur la journée que sur la nuit : on a des voisins et la salle est tellement grosse que ça peut provoquer des nuisances. Ce sont autant de freins à faire ces projets ici. Mais tout est possible. Tout ça sans hégémonie : je ne veux pas récupérer tous les événements, si on le fait il faut qu'il y ait du sens. S'ils ont lieu ici juste parce qu'il n'y a plus de lieux ailleurs... Alors là, c'est triste.

Est-ce qu'il y a l'envie de créer des mini-festivals de la Halle, des temps forts sur un week-end ?

Oui. C'est exactement ça : comment va t-on pouvoir faire des événements sans grosse tête d'affiche ? Parce qu'elles viennent ici toutes seules, elles n'ont pas besoin de nous. C'est pour ça qu'un Lyon Street Food ou ce genre d'événement, c'est intéressant car ça mélange des populations et dedans on y retrouve de la musique, on y brasse de la culture. Donc oui à ce genre d'événement hybride. On est dans une période charnière. On a reçu un bon coup de bambou derrière la tête. On cherche d'autres choses : à vivre mieux. Les acteurs culturels doivent tenter des choses par conséquent, explorer. Je constate qu'il y avait déjà cette métamorphose des comportements culturels des Français, on le voit dans les dernières études, on voit cette nouvelle génération qui va moins au spectacle vivant. Ça me rend dingue ! On ne peut pas rester les bras ballants. Il faut le titiller, le public. Je crois vraiment à ça. Les gens, ils cherchent l'ouverture, le contact. Le spectacle vivant n'est pas mort ! Profitons de cette crise pour inventer. Et le seul moyen d'inventer des choses, c'est de collaborer, on a besoin d'être plusieurs.

On a beaucoup entendu parler pendant la crise Covid de la fin possible des grandes tournées, beaucoup de camions sur la route, des avions pour les stars, des cachets faramineux. Avez-vous senti une réflexion sur ce sujet ?

On voit bien que la logique RSE – la responsabilité sociétale des entreprises – est prise en considération partout. Aujourd'hui, si tu as une entreprise et que tu n'es pas dans cette démarche, ça va être de plus en plus compliqué. Les producteurs s'interrogent. Pour l'instant, ce que je constate c'est que des petites choses se mettent en place. Mais des petites choses ! Les tournées qu'on a accueilli jusqu'ici étaient moins grosses, mais parce que c'était la reprise, qu'il fallait faire gaffe au budget donc il y avait effectivement moins de semi-remorques sur la route. Mais je ne suis pas sûr que ce soit le cas pour les plus grosses dates de concerts : un show à 15 000 spectateurs nécessite du décor, du son, de la lumière. Et la barre a été mise assez haute là-dessus. Là aussi, nous sommes dans les prémisses. Vraisemblablement, il va falloir intervenir pour améliorer les choses.

On a pu constater aux États-Unis une nette augmentation des prix côté festivals et gros concerts, par exemple à Coachella. Une tendance qui pourrait se profiler en France ?

On dit toujours qu'en France on a un temps de retard sur ce qui se passe aux États-Unis, donc ce n'est pas très bon signe. L'économie privée, bien sûr, va chercher des moyens pour vendre du

billet plus cher : c'est un fait. Mais en France, on a quand même un ministère de la Culture, on a une exception culturelle, on a des politiques publiques. Et des subventions qui normalement sont le garant de prix de places raisonnables pour les salles et pour les festivals. Si on a suffisamment d'équipements publics qui gèrent le spectacle, on doit pouvoir éviter l'inflation des prix. Après, si Coachella vient demain en France et se développe comme chez les Américains, on verra bien jusqu'où le prix du billet à 2000 \$ a un impact. Est-ce qu'il faut faire un festival de riches et est-ce qu'il y en a assez ? Culturellement, ça n'a aucun intérêt. Rentrer dans cette logique, c'est prendre la culture en sens inverse et scier la branche sur laquelle on est assis. Si le secteur privé rentre dans cette philosophie, ça laissera d'autant plus de place pour nous pour faire des événements différents – ici je veux faire des concerts gratuits, je suis carrément has-been (rires) !

Ce qui nous amène à l'arrivée de Live Nation à Lyon, avec l'Arena de l'OL qui sortira de terre en 2023...

L'arrivée de l'Arena, c'est celle d'un concurrent direct puisque nous avons une jauge de 16 000 places tous les deux. C'est la fin du monopole de la Halle Tony Garnier sur la métropole. Avoir un concurrent, ce n'est pas un problème. C'est plutôt stimulant, ça va nous permettre de nous positionner différemment l'un et l'autre. Sur le papier, on est très différents déjà – notre seul point commun, c'est la jauge. D'un côté, on a une Arena en périphérie, privée, flambant neuve – il va y avoir des avantages à ça. Et de l'autre, la Halle qui a plus de 100 ans, un vieux bâtiment du patrimoine avec une histoire, intra-muros et qui est un équipement public. On n'a plus beaucoup de points communs à partir de là. Forcément, vu les lois du marché, l'alliance entre l'OL et Live Nation, ce n'est pas une très bonne nouvelle pour la Halle : ça veut dire que Live Nation, comme ils l'ont annoncé dans la presse, s'engage à faire ses concerts à l'Arena plutôt que chez nous. En termes de nombres de concerts, ce n'est pas gigantesque. Selon les années, c'est trois ou cinq concerts. Par contre, il y a des chances que ce soit parmi les plus gros, les jauges à 15 000 places. Et en termes financiers, ça aura un impact financier certain. Là, ce n'est pas une bonne nouvelle pour la Halle car forcément c'est une perte de chiffre d'affaires. Et ici, c'est un établissement public qui s'autofinance à 100%, donc il faut que je maintienne mon chiffre d'affaire pour pouvoir développer mon projet.

Vous faisiez entre 200 000 et 400 000€ de bénéfices chaque année, avant le Covid.

C'est la vie, c'est pas grave. On a un autre problème, c'est le planning. Et l'Arena aura un problème de planning

aussi. Nous on gère du salon et du spectacle. Eux vont gérer du sport et du spectacle. Ils ne sont pas extensibles et le fait d'avoir deux salles va un peu répartir les choses et va nous permettre de mieux positionner nos projets culturels. Quand Live Nation fait un concert, il est très rentable. Par contre nous à la Halle, on a accueilli le Festival Lumière en octobre, sur deux week-ends : un festival qui a du sens, et du sens ici, à Lyon, en centre-ville, dans la proximité. Lors de l'ouverture, il y avait 5000 personnes – certes avec des vedettes – pour voir *Le Caméraman* de Buster Keaton, un film muet avec Vincent Delerm au piano. On n'est pas obligé de faire tout le temps de grands artistes, on va construire de nouvelles choses – certes, moins rentables, mais je suis dans un établissement public, je n'aurai pas besoin de rembourser comme l'Arena 145 M€ de prêt. Je n'ai pas la même logique d'amortissement que le privé. Et si Live Nation vient faire des spectacles à la Halle, bien sûr qu'ils sont les bienvenus. On peut faire de belles choses ensemble même s'ils sont aussi à l'Arena. Tout ça pour dire qu'on n'a pas attendu ni l'Arena ni Live Nation pour faire nos métiers. Quand je dis "nous", je parle de la Halle et de toutes les salles de spectacles de Lyon. Là, on a l'impression qu'une multinationale peut faire la pluie et le beau temps sur notre ville : non !

On pense à la petite phrase de Angelo Gopee, patron de Live Nation France, à la fin de son communiqué : « nous sommes très fiers (...) de remettre la métropole lyonnaise sur le devant de la scène du spectacle musical et des tournées live en Europe »...

Oui ! J'ai lu les propos dans la presse, je me suis dit, ça va ! Un, on n'est pas mort. Deux, au contraire on est bien vivant et trois, on a plein d'atouts. Sur la Halle mais aussi sur la ville toute entière. On n'est pas tout seul, on est nombreux entre les petites salles et les grandes institutions. On a l'avenir devant nous ! Alors moi je leur dit bienvenue, venez parmi nous, venez nous aider à faire des nouveaux spectacles, mais ne venez pas me dire que je vais fermer boutique. J'étais un peu vexé (rires).

Les finances de la Halle se portaient bien avant le Covid. À quel point ont-elles été impactées ?

La Halle a démarré en 1988, les premières années ça a débuté tellement fort qu'un petit capital a été mis de côté dès ce moment-là. Qui aura duré trente ans : lors des dix-huit mois d'arrêt Covid, la Halle a tenu grâce à ces réserves. Les EPIC, les établissements publics, pendant la crise ont été les grands oubliés des aides. On attend la décision d'une dotation, dont on ne connaît pas le montant exact, qui viendrait du gouvernement et qui serait vraiment décisive pour la Halle. Elle nous permettrait de démarrer 2022 beaucoup plus sereinement. Et d'aller beaucoup plus vite dans la reconstitution de nos fonds. Il est très important que l'on puisse avoir un soutien car on n'en a pas eu du tout.

+ Entretien en version longue sur www.petit-bulletin.fr

ment aussi. On a déjà ce premier projet et c'était pas évident vu l'incertitude actuelle d'en faire un aussi rapidement. D'autres commencent à se déployer pour la suite. Et sur l'action culturelle, on a monté un projet qui se nomme Pass Coulisses consistant en des visites pédagogiques du lieu pendant les concerts, où on va accueillir des jeunes du quartier – ou des moins jeunes, on a ciblé aussi des concerts pour des gens plus âgés –, on va leur expliquer l'organisation d'un spectacle, les métiers de la musique. On a monté tout un contenu pédagogique et on travaille en partenariat avec le centre social de Gerland. La première aura lieu le 6 novembre sur le concert de Vianney. Ce sont des choses qui n'ont jamais existées et qui engendrent une autre relation entre nous et le quartier, mais aussi avec les producteurs à qui on demande les autorisations, qui sont un peu surpris mais finalement, c'est plutôt bien perçu. Ce qui semblait impossible par le passé, mais aujourd'hui il y a plus d'écoute. Et la chaîne, du centre social jusqu'au producteur, voire peut-être même plus tard jusqu'à l'artiste lui-même, elle peut être un peu plus fluide. Nous, on est l'entremetteur de tout ça. Ce sont des petites choses qui par les temps qui courent sont fortes de symboles.

Vous avez cité Mediatone, il y avait dans votre projet l'idée de travailler plus avec les petites structures lyonnaises. Est-ce qu'il y a eu une discussion autour des coûts – c'est cher d'investir la Halle ?

Je n'ai pas encore rencontré tout le monde, mais il y a eu plusieurs rencontres déjà. Forcément, les gens des musiques actuelles que je connais bien se sont tout naturellement adressés à moi, on a l'habitude de se côtoyer depuis longtemps. Moins avec les personnes impliquées dans d'autres formes artistiques. Cet esprit d'ouverture concerne les associations, les organisateurs d'événements au sens large, les institutions lyonnaises, les festivals. C'est surtout le contenu qui va nous permettre de construire des choses ensemble, puisque l'on veut sortir du carcan du concert classique et expérimenter de nouvelles choses. Sur le budget, c'est de l'expérimentation aussi : on en fait une première avec Mediatone, simplement, sur le principe de la co-production. Ensuite on adaptera les choses. On voit bien que pour monter des projets à la Halle c'est complexe, il faut trouver l'équilibre – la prise de risque, le volume à réaliser car on veut des événements à taille humaine –, il faut que tout le monde puisse s'y retrouver. Et plus les artistiques sont chers, plus c'est compliqué d'amortir les budgets. Vu la dimension de la Halle, peu de structures sont capables d'y aller. On va tester, et on trouvera la formule magique selon les thématiques car on m'a sollicité sur des projets variés qui vont du concert à des soirées électroniques en passant par des événements hybrides qui ne sont ni des salons, ni des festivals mais qui vont réunir des fabricants de bière et de bouffe, des choses très intéressantes : la Halle aurait des atouts à faire jouer. Il faut trouver la bonne articulation économique, on y travaille.



LES OLYMPIADES

Le Film de la Quinzaine / Retour au bercail pour Jacques Audiard après la parenthèse western des *Frères Sisters*, avec une chronique contemporaine urbaine d'une sensuelle vitalité : le portrait d'un quartier métissé et d'une jeunesse qui l'est tout autant, enveloppé dans un noir et blanc somptueux et des volutes composées par Rone.

PAR VINCENT RAYMOND

Jacques Audiard se révèle presque une âme de grisette en s'intéressant aux marivaudages du XXI^e siècle entre jeunes adultes du XIII^e arrondissement parisien. Jadis happé par les récits sombres scandés de conflits et de violence, le cinéaste semble ici marquer une pause plus contemplative en dévidant les fils amoureux de ses quatre protagonistes. Qu'on se rassure : en scrutant la manière dont ils s'emmêlent, s'embrouillent et se débrouillent au fil du temps, Audiard cerne des formes de violences sous-jacentes psychiques ou psychologiques pas moins brutales ni traumatisantes !

Au delà du chassé-croisé sentimental, *Les Olympiades* s'ancre puissamment dans le territoire éponyme du film, planté de hautes tours où vit une population brassée, pour beaucoup d'origine asiatique. En cela, ce quartier constitue une réplique du monde, mais à l'échelle réduite en plein cœur de Paris, renversant les perspectives européenocentrées. Avec ses allures de Babel, renforcées par la verticalité du décor et sa foule cosmopolite, augmentées par l'effet unifiant du noir et blanc – qui confère une atemporalité et une universalité au récit –, ces images du XIII^e d'aujourd'hui s'amalgament à celles d'un New York mental filmé hier

par Spike Lee, Scorsese ou Jarmusch. Une ville *melting pot* et pulsatile, à mille lieues du Paris-accordéon haussmanno-germanopratin à chambres de bonnes servi clefs en mains dans 99, 9% des scénarios français.

CÉLINE ET LÉA SONT DANS LE BATEAU

Ce goût du pas de côté, courant chez Audiard, vient aussi sans doute de sa source d'inspiration : l'œuvre graphique d'Adrian Tomine, dont il a assemblé ici plusieurs nouvelles afin de composer son récit – comme Altman avait pu le faire pour *Short Cuts* (1993) à partir de neuf textes et un poème de Raymond Carver. S'y ajoute un art de saisir l'esprit de son époque (et d'une génération qui n'est pourtant pas la sienne) semblable aux miracles que Rohmer ou Doillon ont pu autrefois accomplir. Un mérite qu'il convient de partager avec ses co-scénaristes de prestige à peine plus âgées que les personnages : Céline Sciamma et Léa Mysius – ne manque que Claude Le Pape pour aligner les trois plus subtiles jeunes autrices hexagonales au générique ! Surtout, cette superbe "substance" contemporaine qu'elles amènent se trouve transcendée par une distribution à l'avenant.

Il y a toutefois quelque injustice à voir l'affiche ou la bande-annonce cannibalisées par Noémie Merland et (dans une moindre mesure) Jehnny Beth, nanties d'une plus grande notoriété que Makita Samba – alias Camille, le seul garçon du groupe – ou Lucie Zhang, une extraordinaire révélation pas loin d'être la raison d'être du film. On ne peut prétendre dessiner une chorégraphie sentimentale sans se doter d'un corps de ballet ad hoc, et le duo Samba/Zhang se livre dans le verbal et le non verbal à une fascinante gigue faite de pas chassés et d'étreintes retenues. Léger comme une évidence, profond comme des fragments du discours amoureux, *Les Olympiades* tient du baiser offert à la ville et au monde. Il ne tient qu'à vous d'en être destinataire...

Les Olympiades

Un film de Jacques Audiard (Fr, 1h45 avec avertissement) avec Lucie Zhang, Makita Samba, Noémie Merland, Jehnny Beth... Sortie le 3 novembre



AVANT-PREMIÈRES 6^e JOURNÉE ART & ESSAI DU CINÉMA EUROPÉEN

Le hasard est parfois taquin : choisi pour être la Journée mondiale du diabète, le dimanche 14 novembre est aussi la date retenue pour être celle de la 6^e Journée Art et Essai du Cinéma Européen – un genre de film que l'on déguste dans des salles ne faisant pas leur marge sur la vente de confiserie, donc pas besoin de surveiller son insuline. Pour la Métropole lyonnaise, les salles du GRAC profiteront de l'occasion pour présenter, avec le concours des distributeurs, des avant-premières de leur choix de films très attendus issus des grands festivals internationaux, parmi lesquels l'Ours d'Or *Bad Luck Banging and Looney Porn* de Radu Jude, *The Souvenir Part 1* (et *Part 2*) de Joanna Hogg, *Madres Paralelas* de Pedro Almodóvar, *L'histoire de ma femme* de Ildiko Enyedi, *La Fièvre de Petrov* de Kirill Serebrennikov (photo) ou encore *Arthur Rambo* de Laurent Cantet – la liste est loin d'être exhaustive. Notez que la plupart des séances seront accompagnées de petites vidéos bonus dans lesquels les cinéastes ou interprètes présentent leur film.

VOYAGES, VOYAGES...

En salles / Être ici et ailleurs en même temps... À la fois dans une salle de cinéma et dans l'espace narratif du film. Un espace qui donne à voir du pays en ce début novembre des plus copieux... PAR VINCENT RAYMOND

Un voyage ferme dès le 3 novembre avec *Compartiment N°6*. Ce rail movie de Juho Kuosmanen (dans lequel une archéologue finlandaise rallie Moscou à Mourmansk en train et se lie d'amitié avec son compagnon de voyage aux abords rustauds, après avoir brisé la glace – ha ha), peut se voir comme un mode d'emploi pour apprivoiser l'âme russe rugueuse mais chaleureuse, cordiale mais volage. La faute sans doute à l'antigel englouti par litres à l'écran...

Plus proche de nous, *My Son* se déroule dans les froides landes d'Écosse où Christian Carion transpose le dispositif de son thriller *Mon garçon* : ici, c'est James McAvoy qui, sans connaître l'intrigue, lance son personnage à la poursuite des ravisseurs de son fils. Carion évite la redite inhérente à l'auto-remake grâce à un dénouement plus musclé et une micro variation finale qui ajoute en tension.

Rayon policier toujours mais au pied des falaises normandes, *Albatros* de Xavier Beauvois décrit le drame d'un gendarme qui, cherchant à désarmer



un paysan sur le point de se suicider, l'abat. S'attachant dans une première partie à détailler l'importance du militaire en zone rurale et le maintien des liens sociaux (au-delà de la police de proximité), le film – transcendé par un Jérémie Renier habité – bascule dans sa sidération et son introspection muettes avant d'atteindre son climax : une épiphanie libératoire dans un voyage maritime semi fantastique. On a rarement aussi bien filmé solitude, dépression et résilience.

ET LES AMÉRIQUES ?

Au 10 novembre sort enfin *Aline*. Espéré depuis 18 mois et inspiré par la vraie vie de Céline Dion, c'est l'un des plus inventifs vrais-faux biopics de tous les temps : retraçant la vie l'artiste québécoise – sous le nom ici d'Aline Dieu – sur un mode "mélancolique" et sérieux, ce film jamais complaisant ni dérisoire est autant un hommage à l'artiste qu'une création originale de Valérie Lemerrier, réalisatrice et interprète de la chanteuse

de l'âge de 7 à 5x ans. Un tour de force d'écriture et de réalisation ne nécessitant pas d'idolâtrer Céline Dion.

Au Québec toujours, *La Déesse des mouche à feu* de Anaïs Barbeau-Lavalette suit durant les années *grunge* la plongée dans le vortex des addictions de Catherine, une ado dont les parents se séparent en se rejetant les culpabilités. Assez classique au départ, le film gagne en intensité sur la fin, l'image se psychotrope au fil de sa *crisse* de dégringolade.

Face à elle, *Cry Macho* promène au sud de la frontière mexicaine le nonagénaire réalisateur-interprète Clint Eastwood en cow-boy chargé d'apprivoiser un gamin et de le ramener à son père, malgré des mafieux aux troussees. Même si l'ado joue mal, ce *buddy movie* allie tendresse et action (si si), évoque par instants *Sur la route de Madison* sans élucider cet éternel paradoxe : comment ce franc réac parvient-il à faire des films aussi pétris d'humanisme ?

Ah... On ne parle pas ici des *Éternels* de Chloé Zhao : il vous faudra souquer ferme sur www.petit-bulletin.fr pour en savoir davantage...



RENCONTRE LES OLYMPIADES À BRON

Certes, le film de Jacques Audiard sera déjà sur les écrans depuis une semaine lorsque les *Alizés* (à Bron, le mercredi 10 novembre à 20h) programmeront cette séance ; elle n'en sera pas moins événementielle puisque se déroulant en présence de l'un des comédiens du film : le Vénissien Pol White – qui campe le père du personnage masculin principal, Camille. Également vu cet été dans *OSS 117 : Alerte rouge en Afrique noire*, Pol White profitera de la carte blanche qui lui est accordée pour projeter en première partie *The Hangman's Place* (2019) un court-métrage de Julien Bertrand dans lequel il interprète le rôle principal et se déroulant à Cleveland. Mais a-t-il été tourné là-bas ? Il le dira...



© Tomasa Distribution

UN MOIS CONSACRÉ AUX DOCUMENTAIRES

Documentaire /

Militant, pédagogique, expérimental, historique... entre autres épithètes ! En novembre, le documentaire sous toutes ses déclinaisons a voix au chapitre dans plus de 2500 structures culturelles et sociales de France, incluant naturellement les bibliothèques et les cinémas. Riche de nombreux réseaux diffusant tout au long de l'année la bonne parole documentaire, la Métropole s'avère particulièrement gâtée avec une vingtaine de sites ou associations concernées.

Si l'Aquarium Ciné-Café distille dans sa programmation quatre rendez-vous (dont *Chroniques d'un été* de Morin et Rouch le 17 novembre à 20h30), les Nouveaux Espaces Latins s'invitent au Périscope, à la Ferme du Vinatier et à la Médiathèque de Meyzieu pour dérouler leur cycle "Documental: l'Amérique latine par l'image" du 23 au 26. Plus tôt dans le mois (le 9 à 20h), la Médiathèque de Collonges proposera le film que Wenders a consacré à Salgado, *Le Sel de la Terre*.

INTERFÉRENCES : DES DÉBATS À DOCS AD HOC

Piloté par l'association Scène-Publiques, Interférences constitue un festival local (et compé-

titif) de onze jours denses dans le festival national, avec pour notable originalité de programmer des séances toujours agrémentées de débats – une version 2.0 des *Dossiers de l'Écran* où la problématique illustrée par une œuvre audiovisuelle donnait lieu à des échanges approfondissant le sujet et suscitant (déjà) l'interactivité avec les spectateurs.

Si Chromatiques accueille la quasi intégralité des séances, des projections délocalisées ont lieu au Zola, au Comœdia et dans des bibliothèques du réseau municipal. Regroupés en thématiques identifiées en "parcours", les plus de trente rendez-vous proposés balayent large les questions sociologiques et politiques. Impossible de tout passer en revue, mais on pointerait *Leur Algérie* de Lina Soualem, *Ziyara* de Simone Bitton ou *Avant que le ciel n'apparaisse* de Denis Gheerbrant (en leur présence) ainsi qu'une soirée de clôture (et de remise des prix) entièrement dédiée au court-métrage. L'entrée est à chaque fois à prix libre . VR

Le Mois du Film Documentaire

Festival Interférences
À Chromatique du mercredi 10
au samedi 20 novembre



MUTOSCOPE, PREMIÈRE !

Court-métrage /

Durant la dernière édition de *Hallucinations Collectives*, l'équipe avait bien du mal à dissimuler sa fébrilité enthousiaste – OK, elle est ontologiquement excitée, cela participe de son charme autant que de sa réussite – à l'idée d'annoncer la

naissance pour l'automne d'un petit frère aux Hallus se consacrant pleinement au court-métrage. Baptisé Mutoscope (moins pour se référer à l'archéo système cinématographique homonyme que pour évoquer subtilement l'idée de mutations visuelles), ce nouveau festival récupère le ber-

ceau de son aîné en s'installant logiquement au Comœdia pour un gros week-end de trois jours et six séances – dont quatre compétitives faisant la part belle aux prod de genre(s) récentes internationale, avec des noms connus (dont Xavier Seron – auteur du désopilant *L'Ours Noir* et de *Je me tue à le dire* – pour *Sprötch*), une foultitude de premières françaises et une programmation bien chaude interdite aux -18 ans.

En complément, comme pour rappeler sa filiation (avant de couper le cordon ?), Mutoscope propose en une séance Best-of Hallus un florilège des courts présentés durant les dix dernières années. Et puis une très alléchante carte blanche accordée au Festival d'Animation d'Annecy, en présence de son programmeur Sébastien Sperer. Pas mal pour des fonts baptismaux. VR

Mutoscope

Au Comœdia du vendredi 12
au dimanche 14 novembre

“ ENTRE LOST IN TRANSLATION
ET IN THE MOOD FOR LOVE ”

TÉLÉRAMA

“ UN TRÈS BEAU FILM,
QUI FAIT UN BIEN FOU ! ”

PARIS MATCH

“ SENSUEL ET JOYEUX ”

LE MONDE



GRAND PRIX
FESTIVAL DE CANNES 2021

SEIDI HAARLA

YURIY BORISOV

COMPARTIMENT N°6

un film de
JUHO KUOSMANEN



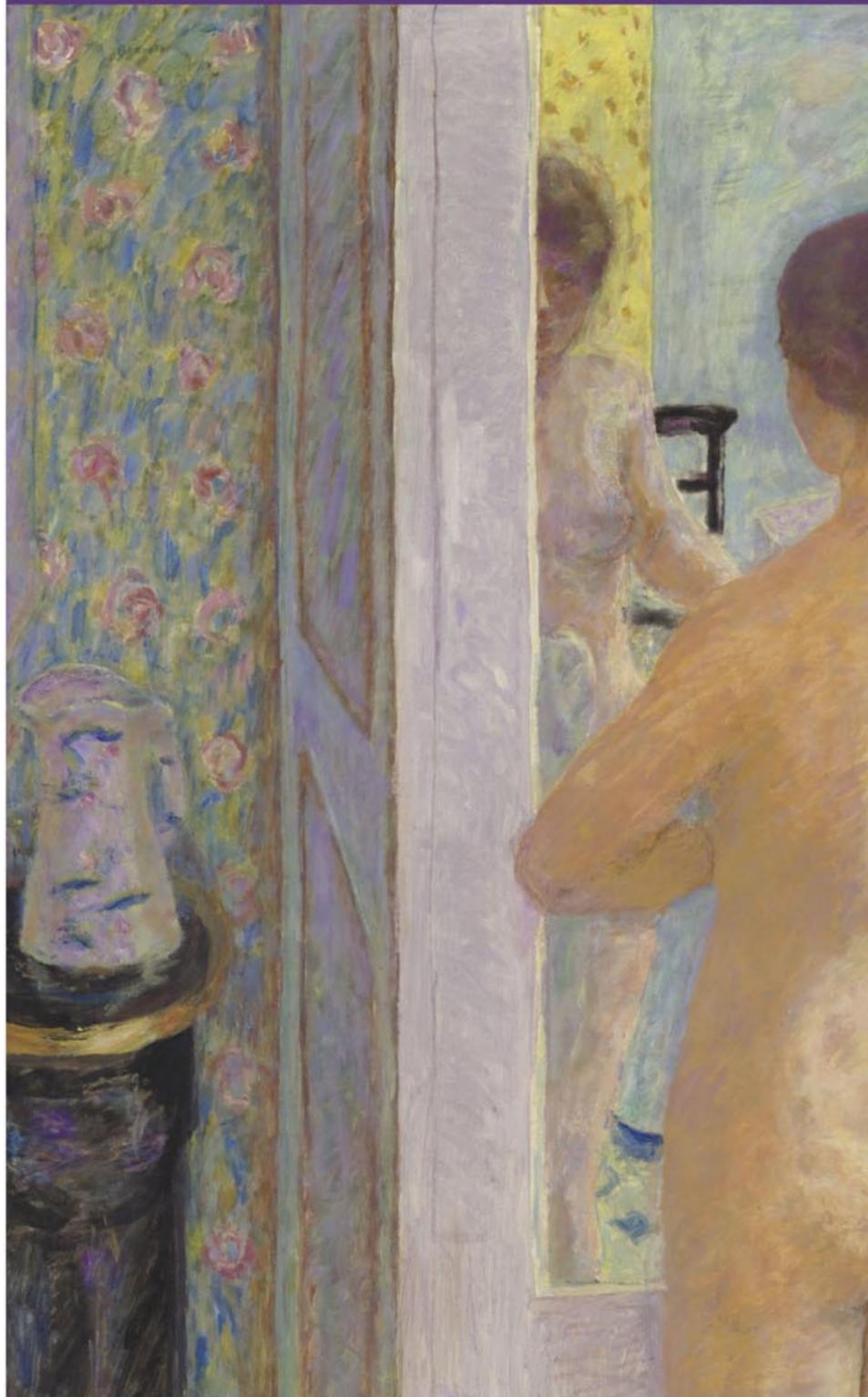
LE 3 NOVEMBRE AU CINÉMA

MUSÉE DE
GRENOBLE

museedegrenoble.fr



GrenobleCulture(s)



BONNARD

Les couleurs de la lumière

DU 30|10|2021
AU 30|01|2022

M
O Avec le soutien du Musée d'Orsay

Pierre Bonnard, La Toilette, (détail), 1914, Paris, Musée d'Orsay. © RMN-Grand Palais (musée d'Orsay) / Hervé Lewandowski

3 Auvergne Rhône-Alpes

LE PETIT BULLETIN

le dauphiné

Beaux Quartiers

tag

SNCF GARES

Les écrans Le du DOC

10^{ème} ÉDITION –

DOC

DU 19 AU 28 NOVEMBRE 2021

Festival de Cinéma Documentaire

18 FILMS

12 RENCONTRES

7 AVANT-PREMIÈRES

CINÉ TOBOGGAN | DÉCINES-CHARPIEU

En présence
des réalisateurs,
réalisatrices et
artistes :

SAM. 20 – FLORE VASSEUR
BIGGER THAN US

DIM. 21 – ANTOINE PAGE ET BERNARD KUDLAK
LA GRANDE AVENTURE DU CIRQUE PLUME

DIM. 21 – GILLES PERRET
DEBOUT LES FEMMES

MAR. 23 – EMMANUEL GRAS
UN PEUPLE

MER. 24 – AMANDINE GAY
UNE HISTOIRE À SOI

JEU. 25 – SERGE AVEDIKIAN
RETOURNER À SÖLÖZ

VEN. 26 – EMMANUEL CAPPELLIN
UNE FOIS QUE TU SAIS

SAM. 27 – ZINEDINE SOUALEM
LEUR ALGÉRIE

SAM. 27 – CONCERT DA BREAK
SOUL KIDS

Tout le programme est à retrouver sur le site : www.letoboggan.com

CINE toboggan#
cinéma d'art et d'essai

14, avenue Jean Macé 69150 Décines-Charpieu
04 72 93 30 14 // www.letoboggan.com

Rue88 Lyon | LYON CAPITALE | BULLETIN | RCF | nova | CMC | GRAC | AOCCE | AMIS DIPLO | CCLibris



« C'EST L'HUMOUR NOIR QUI M'A CHOISI »

Humour / En tournée française, Haroun posera ses valises à Lyon le samedi 6 novembre pour la troisième date de son spectacle *Seul(s)*. Rencontre.

PROPOS RECUEILLIS PAR LOUISE GROSSEN

L'humour noir est votre marque de fabrique. Lequel a choisi l'autre ?

Haroun : Je pense que c'est l'humour noir qui m'a choisi. C'est la sensibilité à des sujets durs qui font qu'on pratique cet humour et qu'on a besoin d'en parler. Moi, c'est l'envie de parler de sujets qui me perturbent, qui me choquent, l'envie de les extérioriser.

L'humour s'est-il imposé à vous ?

J'ai toujours voulu faire de l'humour. Depuis tout petit, je suis fan absolu, je regardais tout ce qui passait. C'est comme ça qu'on se construit. Au début, on imite ce qu'on admire. Petit à petit, on forge sa personnalité. J'ai toujours été fasciné de pouvoir faire rire les gens avec ce que je dis.

***Seul(s)* aborde la part d'ombre que l'on possède tous...**

C'est un spectacle au sein duquel je pose la question des origines de nos pensées. Est-ce qu'on maîtrise nos pensées, en sommes-nous toujours fiers... Sommes-nous toujours d'accord avec ? L'idée vient de Nietzsche. Il pose la question : d'où viennent les idées ? En écrivant le spectacle, je me demandais d'où venait l'inspiration. Si ça se trouve, il y a d'autres personnes en moi qui m'aident à écrire !

Peut-on parler d'une forme de thérapie ou est-ce purement récréatif ?

C'est récréatif. C'est aussi un peu la question de l'artiste écorché vif, à fleur de peau que je n'ai jamais été. Des artistes

comme Kurt Cobain, Amy Winehouse... vraiment très sensibles, qui représentent la figure de l'artiste. Ce que je ne suis pas du tout.

DU FOND DE LA PENSÉE

Votre spectacle s'adapte-t-il au gré de l'actualité ?

Oui et non. J'aime l'exercice de parfaire le texte qui existe en le jouant, en répétant. Sur deux ou trois ans, certains sujets d'actualité prennent forcément le dessus donc des petites choses du spectacle bougent. Mais j'essaie de ne pas être trop collé dessus pour la simple et bonne raison qu'elle va trop vite pour moi. Un sujet est tellement vite remplacé par un autre qu'il faudrait toujours le replacer dans le contexte pour que les gens se rappellent de ce à quoi je fais référence.

PRATIQUER JUSQU'À TROUVER SA PATTE

Bon nombre d'humoristes – dont vous – disent être passés par une école de commerce avant de se tourner vers l'humour, pourquoi ?

Les humoristes en herbe font des écoles de commerce parce qu'ils ne savent pas trop quoi faire à part ça. J'ai l'impression qu'on le fait par élimination. Ça a été mon cas. Et ça laisse pas mal de temps pour faire d'autres choses à côté... J'ai beaucoup aimé les études. On apprend à apprendre, on apprend à mémoriser, à parler en public...

À écrire des spectacles ?

Non, on n'apprend pas à écrire mais on pratique l'écriture. Il n'y a pas d'école d'écriture. Il faut pratiquer, pratiquer, pratiquer jusqu'à trouver sa patte.

Comment appréhendez-vous le retour sur scène ?

Ça fait du bien. Ça fait bizarre aussi. On met un peu de temps pour reprendre nos marques. Le spectacle, c'était une "tentative artistique" donc il a fallu pas mal chercher, faire des allers-retours entre la scène et l'écriture. Le premier a été bien accueilli grâce à l'effet de surprise et de découverte. Il faut essayer d'entretenir cette impression-là, se renouveler et se mettre la pression pour tenter quelque chose.

Haroun

À La Bourse du Travail
Le samedi 6 novembre

/ EN CINQ DATES

1984 Naissance

2013 Joue pour la première fois son spectacle *Tous complices* à Toulouse

2015 Passage au Jamel Comedy Club

2020 Publie aux Éditions des Équateurs un livre intitulé *Les pensées d'Héractète*

2020 Pendant le confinement, il met à disposition gratuitement ses spectacles sur sa plateforme Pasquinade.fr

Un théâtre qui vous déplace cet automne, et pas qu'une fois !

Julia, Christiane Jatahy
Théâtre-cinéma | 9 → 13 nov.

Farm Fatale, Philippe Quesne
Indiscipline | 17 → 19 nov.

Part-Dieu, chant de gare
Julie Guichard
Théâtre | 24 → 26 nov.

Les Femmes de Barbe-Bleue
Lisa Guez
Théâtre | 30 nov. → 4 déc.

Tarifs dès 2 spectacles :
18€ plein, 11€ réduit
Formule flexible valable toute l'année :
aucun spectacle imposé, changement de date
et ajout de spectacles possibles.

THÉÂTRE CROIX ROUSSE

VILLE DE
LYON

PREFET
DE LA REGION
AUVERGNE-
RHONE-ALPES

La Région
Auvergne-Rhône-Alpes

GRANDLYON

Télérama

3
auvergne
rhône-alpes

croix-rousse.com | 04 72 07 49 49



MAR. 9 NOV. 19h30

Nomade In France

Ulysse de Taourirt

C10 direct
depuis Bellecour



LA MOUCHE
THÉÂTRE SAINT-GENIS-LAVAL

la-mouche.fr

La.MoucheSGL

Saint-Genis Laval



PULPO

DU 7 NOV. AU 12 DÉC.

DÉCOUVRIR LE RÉPERTOIRE
THÉÂTRAL DU XXI^e SIÈCLE ÉCRIT EN
AMÉRIQUE LATINE

**MEXIQUE, URUGUAY, ARGENTINE, BRÉSIL,
CUBA... PULPO EST UNE INVITATION AU VOYAGE
EN AMÉRIQUE LATINE, À LA RECHERCHE DU
THÉÂTRE QUI S'Y ÉCRIT AUJOURD'HUI.**

Retrouvez la programmation complète sur notre
site internet www.nth8.com

**NTH8 /
THÉÂTRE LYON 8E**

22 RUE DU CDT PÉGOUT
CONTACT@NTH8.COM
04 78 78 33 30
WWW.NTH8.COM



P14.15 sorties / scènes

LE PRINCE WILLIAM À L'

Danse Contemporaine / Le grand chorégraphe William Forsythe connaît une douzième proposée par l'Opéra et, fin novembre, la représentation de sa dernière pièce à

Avec Jiří Kylián et Mats Ek, William Forsythe est l'un des chorégraphes fétiches du Ballet de l'Opéra, ballet qui compte nombre de ses pièces à son répertoire. L'exigence technique allée à la profondeur artistique de l'univers de l'artiste américain (né en 1949 aux États-Unis, avant d'émigrer en Allemagne et de diriger longtemps le Ballet de Francfort) en est sans doute la raison principale. Pour sa carte blanche proposée par l'Opéra, Forsythe a choisi parmi le répertoire du Ballet deux pièces emblématiques de son univers : *Quintett* créée en 1993 et *One Flat Thing Reproduced* datant de 2000 (la soirée s'ouvrant avec une pièce de Fabrice Mazliah, ancien interprète et collaborateur de Forsythe).

L'ÉMOTION ET LA VIRTUOSITÉ

Pièce-lettre d'adieu à son épouse mourante, *Quintett* est l'une des plus poignantes de Forsythe, égrenant en boucles (« *Jesus' blood never failed me yet* ») la voix de Tom Waits sur une composition de Gavin Bryars. Au sein d'un dispositif épuré (un projecteur, un miroir), cinq danseurs entrent et sortent d'une sorte de fosse, leurs



DANS L'ŒIL ET L'OREILLE DES MICRO MONDES

Théâtre / Dix ans que le festival Micro Mondes bouscule le spectateur en l'immergeant dans des dispositifs scéniques non conventionnels. Avec un casque, souvent loin des gradins, place à un imaginaire débridé.
PAR NADJA POBEL

Fondatrice de ce festival des arts immersifs en 2011 avant qu'elle ne soit directrice adjointe du TNG, Céline Le Roux croit d'autant plus à la nécessité de laisser leur chance à des formes éloignées d'un rapport scène-salle traditionnel que la crise sanitaire a secoué notre rapport à l'autre, à la proximité. Elle fait simplement le constat que ce qui est proposé cette année relève d'une pratique plus numérique et individuelle que précédemment lorsque par exemple, Chiara Guidi invitait cinquante personnes à prendre place dans les dortoirs d'une maisonnée de bois pour ressentir *Le Petit Poucet* (Buchettino). C'est en revanche l'occasion de retrouver des artistes-chercheurs doués déjà croisés, notamment dans cette manifestation comme le collectif Invivo. Avec *Les Aveugles de Maeterlinck*, ils convient douze spectateurs dans une forêt, équipés de casques audio et réalité virtuelle pour « découvrir un univers parallèle photogrammétrique, fait de microparticules noires et blanches en apesanteur et de sons spatialisés ».

Dans l'autre salle du TNG-Ateliers, et après son concert performance survolté (un peu trop ?) au Transbo début octobre, Alain Damasio revient sur les plateaux, pas en chair et en os mais par l'intermédiaire du compositeur Philippe Gordiani et du concepteur des dispositifs scéniques de Joris Mathieu



(entre autres !) Nicolas Boudier qui s'appuie sur *La Horde du contrevent* pour proposer une expérience très immersive notamment par le son, *À l'origine fut la vitesse*. Muni de casque VR (pour Vision Rétinienne et non Virtual Reality) le spectateur revit, via le personnage de Sov Strochnis, la sensation oubliée du vent qui a disparu. Il n'est pas, dans un premier temps, question d'images mais « d'entendre à 360° » comme le dit Philippe Gordiani, c'est au commencement « une purge des yeux » pour les 44 personnes de ce public devenu « horde ».

MICRO JAUGES

Pour les plus petits, voyage sous une table

et tête qui dépasse à peine pour coller à la nature qui pousse en pop-up à la surface (*Au jardin des potiniers* par les compagnies Ersatz et dans la chambre). Enfin, la performeuse libanaise Tania El Khoury propose au TNG-Vaise d'explorer une salle des consignes pour interroger la vision faussement (?) généreuse de l'Occident sur le Moyen-Orient (*Cultural Exchange Rate*) et inviter chaque spectateur individuellement à dialoguer, séparé par un mur, avec un réfugié palestinien de Syrie (*As Far As My Fingertips Take Me*).

Festival Micro Mondes

Au TNG (Ateliers-Presqu'île et Vaise)
Du mardi 16 au dimanche 28 novembre

LYON

Double actualité à Lyon ce mois-ci : une carte blanche à la Maison de la Danse. PAR JEAN-EMMANUEL DENAVE



mouvements empreints d'urgence vitale finissant toujours par se briser sur quelque obstacle, puis recommençant à se re-développer à nouveau... La vie semble ici une suite de vagues qui toujours se brisent, toujours retrouvent leur élan.

One Flat Thing Reproduced est en revanche une pièce qui joue moins sur l'émotion que sur la vitesse, la virtuosité, la prouesse. Une quinzaine de danseurs y sont presque littéralement projetés au milieu d'un labyrinthe composé de grandes tables, se déplaçant entre, ou en-dessous, au-dessus, avec une précision à couper le souffle !

Fin novembre, les amateurs de Forsythe se régaleront encore à la Maison de la Danse avec sa dernière création, *A Quiet Evening of Dance*, composée de fragments de pièces plus anciennes.

Carte blanche à William Forsythe

À l'Opéra du jeudi 4 au mercredi 10 novembre

A Quiet Evening of Dance

À la Maison de la Danse
Les mardi 23 et mercredi 24 novembre

& AUSSI

HUMOUR

Jean-Rémi Chaize

Formé à l'ENSATT, habitué des café-théâtres, acteur récemment dans un diptyque de Lars Noren mis en scène par Claude Leprêtre aux Clochards célestes ("Froid / Biographies d'ombres"), Jean-Rémi Chaize n'a pas de chapelle et c'est heureux (et rare !). Le voici dans son 2^e one man show.
Le Complexe café-théâtre
7 rue des Capucins, Lyon 1er
(04 78 27 23 59)
Jusqu'au 6 nov, du mer au ven à 20h30, sam à 20h et 22h ; de 17€ à 20€

THÉÂTRE

Miz B. And Mister G.

L'acteur chanteur Johan Boutin et le pianiste Tom Georget livrent une séance de cabaret absolument émouvante par la qualité de leur interprétation et leur capacité à interroger délicatement le genre et ce que la société assigne à chacun. Gainsbourg, Stromae, Barbara... et les textes de Mona Chollet, Virginie Despentes se mêlent les uns aux autres
Théâtre des Clochards Célestes
51 rue des Tables Claudiennes, Lyon 1er (04 78 28 34 43)
Du 4 au 8 nov, à 19h30 sf sam, dim à 16h30 ; de 10€ à 13€

THÉÂTRE

Julia

Enfin la voilà à Lyon ! Artiste brésilienne plébiscitée en France - à l'Odéon où elle est associée, au festival d'Avignon où elle a souvent créé, à la Comédie Française où elle a été invitée à travailler avec la troupe pour une "Règle du jeu" plus farcesque que le film de Renoir - Jatahy présente ici la pièce qui l'a faite connaître dans l'Hexagone. Une adaptation de Strindberg dans lequel elle use déjà ce qu'elle maîtrise si bien : la vidéo. Fin novembre, elle sera au TNP avec sa dernière pièce en date, transposition scénique d'un autre film... "Dogville" devenu "Entre

chien et loup".

Théâtre de la Croix-Rousse
Place Joannès Ambre, Lyon 4e
(04 72 07 49 49)
Du 9 au 13 nov, mar, mer, ven à 20h, jeu, sam à 19h30 ; de 5€ à 27€

DANSE

Fables à la fontaine

Voici un spectacle à voir en famille, autour de deux fables de La Fontaine, *Le Loup et l'agneau* et *Le Corbeau et le renard*. Il s'agit de deux duos, créés en 2006 et 2004, le premier par la chorégraphe baroque Béatrice Massin, le second par la chorégraphe hybride Dominique Hervieu (et directrice aujourd'hui de la Maison de la Danse).
Maison de la Danse
8 avenue Jean Mermoz, Lyon 8e
(04 72 78 18 00)
Du 9 au 13 nov, à 15h ; de 8€ à 21€

THÉÂTRE

Sarrazine

Parce que Nelly Pullicani est une comédienne qui brille dans tout ce qu'elle joue, parce que le sujet (la vie d'Albertine Sarrazin, entre l'Algérie et la France avant et après le deuxième conflit mondial) est épique, et même si jusque là l'association Rossello-Rochet et Rébéré a buté sur ses formes, cette nouvelle pièce intrigue.
Théâtre des Clochards Célestes
51 rue des Tables Claudiennes, Lyon 1er (04 78 28 34 43)
Du 10 au 14 nov, à 19h30 sf sam, dim à 16h30 ; de 10€ à 13€

DANSE

The TREE

A 78 ans, la grande dame de la danse contemporaine Carolyn Carlson continue de créer pour la scène. The TREE est la dernière pièce d'un cycle inspiré des livres du philosophe Gaston Bachelard. Une pièce pour neuf danseurs dans des décors signés par le peintre Gao Xingjian, qui se veut tout à la fois fluide, onirique et attentive aux dangers écologiques qui menacent aujourd'hui l'humanité.
Maison de la Danse
8 avenue Jean Mermoz, Lyon 8e (04 72 78 18 00)
Du 16 au 18 nov, mar, jeu à 20h30, mer à 20h ; de 13€ à 40€

CIRQUE

Pli

Dans un dispositif scénique uniquement fait de papier, la circassienne israélienne, nouvellement associée au CCN2 de Grenoble, veut évoquer la fragilité et les forces sur ces agrès qui semblent si éphémères et s'avèrent être d'une redoutable robustesse au point que, outre les cordes de suspensions, les tapis de réception sont aussi en carton. Tout est fabriqué par le duo Domitille Martin et Alexis Mérat, à l'origine de la tornade sous la verrière des Subs au printemps ; ils signent aussi le costume déchirable d'Inbal Ben Haim.
Les Subs
8 bis quai Saint-Vincent, Lyon 1er
(04 78 39 10 02)
Du 10 au 20 nov, Mer 10, jeu 11, ven 12, ven 19 à 20h - sam 13, sam 20 à 18h ; 5€/13€/16€

THÉÂTRE

Misericordia

Artiste italienne peut-être la plus rayonnante en France, Emma Dante continue à travailler les corps. Dans cette œuvre créée à Avignon cet été, elle convoque trois femmes qui entourent un enfant retardé, privé de sa mère tuée par son conjoint. Hymne au féminin !
Théâtre National Populaire
8 place Lazare-Goujon, Villeurbanne
(04 78 03 30 00)
Du 10 au 20 nov, du mar au sam à 20h30 sf jeu à 20h, dim à 16h ; de 7€ à 25€

HUMOUR

Laura Felpin

Si Laura Felpin était un film, elle serait *Split*, de M. Night Shyamalan. Avec encore plus de personnalités et en beaucoup plus marrante. L'humoriste pêcheuse troque le téléphone contre la scène pour Ça passe, son premier spectacle en tournée dans toute la France.
Le Complexe café-théâtre
7 rue des Capucins, Lyon 1er
(04 78 27 23 59)
Du 10 au 13 nov, du mer au ven à 20h30, sam à 20h ; 23€



© Cédric Barraud / Lyon Hip-Hop

/ LES PROTAGONISTES DE LA TABLE RONDE

Jun Matsuoka l'a rencontré en 1998 à la Marquise, quand il venait tout juste d'arriver en France, bien avant de devenir le patron de la célèbre péniche.

DJ Maltfunk l'a découvert dans les années 90 dans des événements rassemblant troupes de danseurs et activistes de la branche européenne de la Zulu Nation. Une rencontre aux prémises de l'Original Festival.

Gwenaël Missire du Notorious Festival et co-organisateur de la soirée hommage, est tombé sur lui en 1997 dans le cadre de l'événement Hip-Hop Non Stop au Pezner (Villeurbanne). Une rencontre qui a insufflé en lui la vocation d'organiser des événements hip-hop à Lyon.

DJ Negatif l'a croisé il y a plus de vingt ans lors d'un contest de skate, puis à Lyon où DJ Duke distribuait des mixtapes en guise de flyers, dans le cadre d'événements comme The Other Side of the Story.

Stéphane Santinelli, éminent pourvoyeur de disques hip-hop, l'a quant à lui rencontré dans les années 90 via DJ Stani (Peuple de l'Herbe) au Cri du Moustique (Lyon 5^e).

Yanbra est son acolyte de toujours et légataire, qui l'a accompagné du tout début à la toute fin.

DJ DUKE L'IMMORTELL

Hip-Hop / À La Marquise, qui était son fief, se déroulera le 10 novembre une soirée en hommage à DJ Duke, décédé le 6 novembre 2020. Une figure incontournable du rap lyonnais et français, qui officiait avec Assassin, a produit pour Akhénation, scratché pour Le Peuple de l'Herbe, et a croisé le chemin de tout ceux qui pèsent dans le hip-hop. Laissons la parole à ceux qui l'ont côtoyé durant ces trente années d'activisme intensif. PAR ALPHA SALIOU DIALLO

La date du 6 novembre 2020 a été un choc pour la communauté hip-hop. DJ Duke s'en est allé ce jour-là, en plein confinement, sans jamais avoir rien laissé transparaître de son état de santé. Figure majeure de la scène lyonnaise, il était un grand frère pour celles et ceux qui ont un jour croisé son chemin. Au fil de son parcours s'étalant sur plus de trente ans, il a produit nombre de classiques (Akhénaton, etc.), officie pour le groupe Assassin et fortement contribué à l'histoire du hip-hop à Lyon. L'ambiance est solennelle, lorsque nous réunissons les protagonistes de cette table ronde et amis de DJ Duke pour retracer son parcours avec eux. Tous partagent anecdotes et souvenirs. L'heure est à la commémoration : le DJ était connu pour son entièreté, son sens aigu de la vanne, sa rigueur

exemplaire dans le travail et son implication totale dans tout ce qu'il entreprenait. De ses débuts à Dijon à son empreinte dans la culture rap, Duke a laissé derrière lui trois décennies d'activisme et de projets qu'il a en majeure partie orchestrés seul.

Jun Matsuoka prend la parole : « j'étais tout juste arrivé en France depuis Tokyo et il m'a d'emblée chaleureusement accueilli. Je ne parlais pas encore bien français à cette époque, mais on arrivait à converser longuement dans un mélange de français-anglais. Il connaissait très bien la scène japonaise. » Maltfunk poursuit : « on le connaît pour son côté chambreur marrant. J'étais avec lui sur Paris pour une date qui fut annulée. Au lieu de nous laisser à l'hôtel et juste rejoindre ses contacts, il m'a branché sur une session avec DJ Low Cut et nous a embarqué avec lui pour nous présenter

La Caution et le gratin du hip-hop parisien spontanément. »

Arrivé dans le hip-hop après avoir vu Dee Nasty mixer à la fin des années 80, Duke (et Yanbra) a assisté au début des années 90 à une réunion des acteurs nationaux du rap dans un hôtel à Bordeaux : c'est là qu'il rencontre Jean-Marc Mougeot (fondateur de l'Original Festival), Mr Zou (DNC) et DJ Stani. Ses premiers contacts lyonnais...

Gwenaël Missire raconte : « en 1997, je faisais partie de l'asso Panthers dans le cadre de l'événement Hip-Hop Non Stop au Pezner de Villeurbanne. J'étais jeune, la première fois que je l'ai vu, il y avait tout un tas de groupes comme IPM, Colors et un créneau pour les DJs avec Krisfader et Duke. La première image que j'ai eu de lui était celle d'un grand gars qui imposait un style purement hip-

« Il arrivait à certains DJs de légende d'imposer aux locaux une blacklist de titres à ne pas jouer avant eux, DJ Duke n'en avait rien à faire et n'hésitait pas à les remettre à leur place »

hop au moment où le R'n'B arrivait. J'ai été marqué par son mix en mode New York, j'ai ensuite découvert son taf et acheté ses mixtapes à Dark Fish, une boutique tenue par Mathias le grand frère de Flore, puis ses soirées à La Marquise, Other Side Of the Story. Il était déjà super installé et j'étais spectateur. On s'est parlé un jour au Transbo et je lui ai suggéré d'organiser un festival, il s'est foutu de ma gueule car on était en plein dans la première édition de l'Original Festival. Ce qui m'a marqué, c'est que c'était le seul artiste d'envergure qui venait aux événements que j'organais,



une éthique. Capable de répondre au pied levé comme pour la soirée avec Madchild, où il est venu en remplacement tout en prenant le temps de se renseigner sur la couleur, et de mettre le feu comme si c'était prévu depuis longtemps. Il avait l'audace et la vision, il était capable de venir sur le tas et de redynamiser un show ! Je lui ai donné carte blanche pour l'after du Notorious Festival et il a ramené JR Ewing, un monument de la culture hip-hop française. »

Yanbra et Maltfunk poursuivent ensemble : « On pouvait sonner chez lui à 2h du mat' et le trouver en train de bosser sur une production, un tournage et un remix d'un même titre dans la même soirée. Il ramenait systématiquement les artistes qui passaient à Lyon dans son studio et sortait uniquement ce dont il était satisfait, peu importe le nom. Il arrivait à certains DJs de légende d'imposer aux locaux une blacklist de titres à ne pas jouer avant eux, DJ Duke n'en avait rien à faire et n'hésitait pas à les remettre à leur place. Il n'y avait vraiment aucune concession dans son mix et ses choix de titres. »

De par son statut et la densité de son carnet d'adresses, DJ Duke aurait pu rester dans les hautes sphères du showbiz et quitter la province, mais il a mis un point d'honneur à placer Lyon sur la carte et à rester proche de ses potes. Maltfunk : « quand il venait à Break Ya Neck, même dans un cadre entre potes, il avait le sens du détail, prenait le temps de masteriser ses mixes avant de les publier. C'était pas un passe-temps, c'était son vrai job. » Parmi ses autres engagements on peut citer son action dans les favelas brésiliennes. Le festival Planeta Ginga, co-fondé avec Rockin' Squat' et Vito, puis l'association John Duke qui a poursuivi l'impulsion, visant à développer la culture dans les quartiers défavorisés. Il a laissé une empreinte au Brésil, étant très impliqué avec les enfants. Duke était capable de faire un Olympia à Paris puis de chiller dans un petit bar lyonnais le lendemain, de monter un projet dédié aux migrants de la jungle de Calais et de développer des actions culturelles en évitant des fusillades de groupes armés à Rio. Un artiste qui a eu mille vies et endossé mille casquettes, tout en restant humble et discret. Un homme qui a gardé le silence jusqu'au bout sur son état de santé et qui s'en est allé ce 6 novembre 2020, dans une période où l'on espérait pour bientôt les retrouvailles d'une communauté hip-hop dont il était l'un des piliers. Ces retrouvailles auront finalement lieu sous la forme d'une soirée hommage à La Marquise, club emblématique et fief de son œuvre dans la capitale des Gaulles. Une soirée hommage qui marque le début des projets dédiés à son œuvre, tant il a marqué. De nombreuses fresques en sa mémoire ornent des murs en Suisse, à Vienne, à Toulouse. Celle de Lyon a été réalisée par Le Même sur une idée de Mars Yahl. Elles incarnent le respect que le hip-hop dans sa globalité et ses cinq disciplines lui portait et lui porte encore.

DJ Duke Heritage

Avec DJ Crazy B, La Caution (Hi-Tekk & Nikkfurie), Yanbra, KI, Stelio, Midnight, DJ Low Cut, DJ Maltfunk, DJ Slider, Jun Matsuoka
À la Marquise mercredi 10 novembre

non pas pour se montrer mais juste pour kiffer. » Une connexion entre les deux qui aboutit rapidement à un foisonnement d'événements, à La Marquise et dans des salles qui ne sont plus, ou pendant des sessions conviviales au studio 3^e Sous-Sol que DJ Duke partageait alors avec DJ Stani du Peuple de l'Herbe. Ces événements étaient à l'époque de totales prises de risques, les premiers à ramener à Lyon des noms de la scène hip-hop underground américaine. Ces initiatives ont pavé la route à la pléthore actuelle de soirées et concerts rap. Le studio fut lui l'un des premiers à ouvrir ses portes à des groupes précurseurs de la scène lyonnaise.

RÉCUPÉRER DES SAMPLES

Ses vies de DJ et de producteur étaient intimement liées. La chasse aux pépites en binôme avec Yanbra, ou les vinyles que Jun lui prêtait afin de récupérer des samples : DJ Duke vivait et respirait la musique. Ce n'était pas un hobby, mais un mode de vie. Yanbra, son légataire, à son tour s'exprime : « quand je parcours sa collection, je me rappelle de l'histoire qu'il y a derrière chaque disque. La manière dont on l'a chopé, ce qu'il a produit, où est-ce qu'il a mixé avec. C'est très éprouvant. »

« Même quand on l'invitait à l'Ambassade pour un truc dancefloor, il était capable de jouer un Sean Price de manière bien amenée, tout en prenant la température » ajoute Maltfunk. Gwen précise : « c'était un charbonneur avec

DJ PONE, BIRDY NAM NAM : « On adorait mixer en binôme »

« J'ai rencontré DJ Duke en 1997 à Rouen lors du Championnat de France DMC. J'avais 19 ans. On s'est revus en 1998 à la Coupe de France en équipe. S'ensuivit une tournée avec Cut Killer pour Opération Freestyle, avec Scred Connexion, 113, Bauza... Il mixait à cette époque avec Al. C'est à ce moment que s'est établie une réelle connexion entre nous. Quand je l'ai connu, il vivait encore à Dijon puis il s'est installé à Lyon où il a organisé plein de soirées à La Marquise. On avait une réelle complicité sur scène et dans la vie. On mixait souvent à la montagne, des fois on s'attendait sans même savoir si l'un de nous était programmé, on adorait mixer en binôme. C'est certainement avec lui que j'ai fait le plus de soirées en duo. On avait énormément de contacts en commun et on se rendait visite autant de fois que possible. DJ Duke est d'ailleurs le premier qui nous (Birdy Nam Nam) a fait venir à Lyon. C'était un véritable ami et c'est surtout en tant que DJ que j'ai connu son travail. À l'époque, Internet n'existait pas et il fallait se déplacer pour voir le travail de quelqu'un. Raison pour laquelle j'ai découvert ses productions dans un second temps. Étant basé sur Paris à cette époque, je ne me rendais pas compte de ce qu'il a construit sur Lyon, notre rapport était surtout centré autour des soirées et nos visites mutuelles. Les soirées étant un prétexte pour se voir. Aujourd'hui, je regrette de ne pas avoir eu un projet musique avec lui, mais si ça ne s'est pas fait, c'est que ça ne devait pas se faire. DJ Duke connaissait des trucs de ouf et avait un temps d'avance sur le rap indépendant. Partout où il passait, c'était quelqu'un d'apprécié : il était drôle, cultivé, intelligent, motivé. Je vois encore tous les flyers de soirées placardés dans ses toilettes... Je garderais à tout jamais en tête son expression fétiche : "j'en prendrais pour un dollar" tirée du film Robocop qu'il sortait à tout va, son goût pour la vodka-ananas, ses échanges avec Yanbra. Parmi les souvenirs inestimables de lui, je retiens le moment où il a pris ma fille alors toute petite dans ses bras, ou la mythique première soirée lyonnaise au Bistroy avec lui. »

OGREONER, GRAFFEUR : « Plus occupé à mettre l'ambiance qu'à la casser »

« Je ne sais même plus quand j'ai rencontré Duke... Sans doute à la fin des années 90. Il m'a tout de suite ouvert la porte, de la discussion mais aussi de son studio. Un jour, je vais le voir et on boit un verre.

- T'as fait quoi ce week-end ?
- J'étais sur Grenoble.
- Mais t'aurais dû me dire, j'ai mixé pour une soirée privée dans un château, y avait tout le monde, les X-Men, Oxmo Puccino... C'était blindé de monde, il y avait plein de meufs...
- Ah merde !
- De toute façon, tu aurais pas pécho : les graffeurs ça a toujours les mains sales...

Je l'ai vu pour la dernière fois en 2019 et on était content de se croiser sur un projet commun sur Paris, on commentait nos parcours, mais dans sa réserve il est resté discret sur sa forme physique, plus occupé à mettre l'ambiance qu'à la casser. »

NICK UDGŞ, DISQUAIRE CHEZ UNDERGROUND STORE : « Ce regretté duc de Dijon »

« Rencontré à la Marquise quand j'étais encore au lycée, recommandé par Dafré de KNR, le "dino" comme certains le surnommaient à toujours su étonner, il était imprévisible et authentique comme trop peu. Grâce à ses soirées Overside of The Story, on a pu voir de grands artistes américains comme Large Professor, Defari ou encore R.A. The Rugged Man pour la première première

fois à Lyon. Quand je débarquais chez lui accompagné d'artistes ricains avec qui j'étais en tournée européenne, c'était mes vacances car je savais que tout se passerait bien. Son caractère autodidacte et son humour resteront mes meilleurs souvenirs de ce regretté duc de Dijon. »

KRIS FADER, IPM : « Chambreur de haut vol »

« J'ai rencontré en 1993 Duke dans une salle éphémère qui s'appelait l'Hypnotik, il était grand avec sa casquette et m'avait interpellé par sa grande connaissance du son. Des années durant, on s'est souvent croisé en ville et en soirées à Lyon. J'étais en banlieue et lui dans le centre, mais on se retrouvait souvent là où ça bougeait. Durant la période fin 1990 / début 2000, j'étais résident dans une boîte qui s'appelait le Box Office, à deux pas de chez lui. Lorsque Duke finissait ses sessions d'enregistrement, il lui arrivait souvent de débarquer au milieu de la nuit pour me voir mixer puis on finissait nos soirées dans la rigolade à se chambrer. Lorsqu'il a rejoint Assassin, il montait souvent sur Paris et on s'y croisait avec IPM. C'était toujours un plaisir de le voir. Puis j'ai déménagé de Lyon en 2003, on se voyait moins mais on s'échangeait toujours des messages. Quelqu'un qui n'a jamais fait la moindre concession et fait ce qu'il aimait jusqu'au bout sans jamais rien lâcher. Autonome, autodidacte, chambrreur de haut vol et figure importante du hip-hop français, c'est ainsi que l'on se souviendra de lui. »

HENRI, MÉMOIRE LYONNAISE DU HIP-HOP : « Du travail de l'ombre jaillit la lumière »

« Pour parler de DJ Duke je vais commencer par parler de la rencontre, même si je ne m'en souviens pas précisément. Il faut dire que n'importe quel Lyonnais amateur de rap et surtout de bonnes soirées le connaît forcément comme le loup blanc. C'est Stéphane, un ami passionné de son, accessoirement vendeur du rayon rap d'une célèbre enseigne de magasins (agitateurs depuis 1954) qui m'a présenté Yanbra et Duke assez naturellement à force de les croiser aux concerts. C'est clairement l'amour du son qui nous a rapprochés, deux binômes indépendants mais bel et bien complémentaires pour commenter le show du soir, les dernières brûlures jusqu'à bien après la fermeture de la salle les fois où ça ne finissait pas, à l'Ambassade pour déguster les mix de Manoo, pour lequel Duke avait un profond respect et ne tarissait pas d'éloges. C'est important de le souligner, il n'est pas uniquement le champion toutes catégories de la vanne en série, encore moins le genre de gars enfermé dans un style musical, du coup je garde le souvenir de discussions allant de la nuance entre le jeu d'Ibrahim Maalouf et celui d'Éric Truffaz, au dernier projet de Tha God Fahim en passant par l'influence qu'a pu avoir LMNO sur la carrière d'Evidence. Pour moi Yanbra et DJ Duke sont indissociables et le parallèle avec Manu Key et DJ Mehdi est évident. Dans les deux cas, le premier assurant le digging en règle pour mieux abreuver le second de samples. Les deux DJs partagent d'ailleurs le même sens de la bidouille des machines et la même aisance de prise en main. Pour ceux qui pourraient penser que Yanbra était dans l'ombre de Duke alors qu'il assure ses arrières, je dirais simplement que c'est bien souvent du travail de l'ombre que jaillit la lumière et pour paraphraser un autre proche du DJ : ils sont comme la fin et le début, les deux font la paire. Au-delà du fait d'être un activiste de talent maîtrisant tout à la fois ses platines comme un instrument, la sélection de ses sets pour retourner n'importe quelle salle, la photo, la vidéo... c'est sa spontanéité qui m'a frappé en le voyant bosser, j'ai eu l'impression de voir un MC s'imprégnant de tout ce qui l'entoure pendant qu'il tape une impro. Un gars purement hip-hop, abordable, blindé d'humour, apportant la même considération à n'importe quel être humain avec lequel il interagit et soutenant toutes les initiatives visant à promouvoir notre culture, qui est et restera à jamais dans nos cœurs. »

FOLAMOUR, LE BOB S'ÉCLAIRE

House / Troisième album et passage à la maison, au Transbordeur, pour le Lyonnais Folamour, king de la house music élargissant le spectre de ses influences via son dernier album. PAR SÉBASTIEN BROQUET

L'homme au bob a fait du chemin depuis ses soirées house concoctées avec les collectifs Touche Française puis Moonrise Hill Material, au Petit Salon en particulier, où il tâte alors des platines et convie les références du genre que sont Kerri Chandler, Moodymann et affine ainsi sa vision d'un genre profondément imprégné de gospel, de soul et de disco. Folamour, c'est lui dont on parle, débute alors une carrière de DJ et bientôt de producteur qui va le mener haut puisqu'on le retrouve les années suivantes sur les line-ups de festivals comme de clubs – Concrete, Rex Club, Machine du Moulin Rouge par exemple – partout autour de la planète.

Un disque baptisé *The Journey* qui marque assurément une évolution, une nouvelle étape pour un producteur peu enclin à la répétition



L'oreille éduquée jeune au groove sous toutes ses formes, il en a d'autant mieux assimilé les racines de cette house music dont il fait le cœur battant de DJ sets finement ciselés. Le label manager de For Heaven Use Only, après tant de dates et deux albums (*Umami* en 2017, *Ordinary Drugs* en 2019, tous deux conçus comme des concept albums sur le thème de l'équilibre puis du voyage intérieur), une Boiler Room – ce *The Voice* des Djs – remarquée, était en pleine

ascension quand vint l'année 2020 qui, évidemment, a coupé l'élan. Ou retardé l'envol : puisque la signature pour la distribution sur une major (Columbia, qui appartient désormais à Sony et a dans son catalogue du Ray Charles et du Aretha Franklin, ce qui a dû lui plaire) a permis de peaufiner la sortie de ce troisième album que Folamour vient donc cette semaine défendre au Transbordeur, à la maison, juste après un Olympia parisien.

INSTALLATION IMMERSIVE AU TRANSBO

Un disque baptisé *The Journey* qui marque assurément une évolution, une nouvelle étape pour un producteur peu enclin à la répétition – il a ainsi abandonné ou presque le sampling, omniprésent à l'époque de *Umami*, pour mieux développer ses instrumentations et harmonies sur ce disque – où l'envie d'élargir le champs des possibles est manifeste, quittant en partie le dancefloor pour s'imprégner, à rebours, de toutes les influences initiales de ce poly-instrumentiste (guitare, basse, percussions, batterie) qui vont donc du jazz à la soul. Ainsi du premier single dévoilé, *Just want happiness*, morceau downtempo aux ambiances folk, parsemé de trompette, qui nous a beaucoup rappelé certaines œuvres de Tommy Guerrero par exemple. La collaboration avec Zeke Manyika, chanteur (et batteur) du Zimbabwe, écrite en shona, amène une couleur africaine, et deux Anglais posent aussi leurs voix : SG Lewis et la chanteuse Tertia May. Un album plutôt apaisé, parfois dansant, souvent évanescent et certainement lumineux, qui n'atteint pas encore les sommets que l'on attend de cet artiste, mais laisse espérer de beaux lendemains – et d'une soirée excitante puisque Folamour présentera au Transbordeur son projet "Power to the PPL", une installation audiovisuelle immersive.

Folamour

Au Transbordeur le vendredi 12 novembre

JACK JACK BRON
SCÈNE DE MUSIQUE ROCK ET ACTUELLE
LIEU ACCOMPAGNEMENT À LA CRÉATION MUSICALE

VEN.19.11 WARM UP #6 + MÉZINC + HOXY MORE + GUEST
DÉCOUVERTE

VEN.26.11 AUSGANG (CASEY) + ROBSE + DOUBLE A & VAX 1
HIP-HOP

SAM.11.12 YOU SAID STRANGE + KITCH + ARABELLA
ROCK PSYCHÉ

SAM.22.01 KOMODOR + SEND ME LOVE LETTERS + KNTC
ROCK

JACK JACK - MJC BRON - 69500
INFOS & BILLETTERIE : WWW.JACKJACK.FR

BRON MJC SYTRAL

DANS LE CADRE DU FESTIVAL ITINÉRANCES TSGANES DE NOVEMBRE À DÉCEMBRE 2021

Sébastien Félix Quartet

Concert Jazz Manouche
19/11 À 20H30
BAR SUR PLACE À PARTIR DE 19H30

MAISON DES PASSAGES
44 rue saint Georges, 69005 Lyon

Tarifs : 10€ / 5€ / gratuit - de 10€
Réservation obligatoire :
04 78 42 19 04 ou
maisondespassages@orange.fr

RETROUVEZ TOUS NOS ÉVÉNEMENTS SUR LE SITE WWW.ITINERANCESSIGANES.COM
Expositions, spectacles, projections, conférences, rencontres, ateliers et bien plus encore...

Pass sanitaire obligatoire

Original par Artag ASSAGES 63 AGSGV GRANDLYON la métropole VILLE DE LYON La Région Auvergne-Rhône-Alpes



DR

MARIA JOÃO PIRES, PIANISSIMO

Classique / Artiste associée à l'Auditorium cette saison, la pianiste Maria João Pires se produira sur scène deux fois (en concert symphonique puis en récital), avec ses compositeurs fétiches : Mozart, Beethoven, Schubert... PAR JEAN-EMMANUEL DENAVE

Chaque être humain est naturellement créatif selon la célèbre pianiste Maria João Pires. « Les artistes sont ceux qui ont échappé à la destruction de la créativité humaine, imposée par le quotidien et le besoin de compétition » déclarait-elle dans des entretiens à France Musique en 2019.

Une modestie qui tient lieu chez elle, paradoxalement, de style

On mesure ici tout ce que Pires entend de spontanéité créative, de simplicité, d'humilité. Qualités qui se retrouvent dans son touché et sa manière d'interpréter les œuvres des grands auteurs dont elle ne se départ jamais : Mozart, Beethoven, Schumann, Schubert, Chopin. Il s'agit chaque fois pour la pianiste, à l'instar d'un acteur, de se mettre dans la peau de l'auteur sans trop ajouter de soi... voire en tentant au maximum de disparaître, de s'absenter, d'effacer toute trace de subjectivité. Une quête impossible bien sûr, mais que la pianiste se fixe comme horizon, avec une modestie qui tient lieu chez elle, paradoxalement, de style !

BIO EN MOUVEMENT

Née en 1944 à Lisbonne sous la dictature de Salazar, Maria João Pires a débuté le piano très tôt, et la légende énonce qu'elle a donné son premier concert public à cinq ans, lors d'un récital Mozart ! Formée au Conservatoire de Lisbonne, puis à Munich, Pires commence à se faire connaître en 1970, en dépit de sa détestation des concours et de la compétition, dédiant peu à peu toute sa vie à la musique. Elle travaille avec les plus grands, voue une grande admiration pour le pianiste Alfred Brendel, et multiplie les enregistrements et les tournées... Après avoir annoncé plusieurs fois la fin de sa carrière, elle sera à Lyon pour notre grand bonheur pour deux concerts : un concerto pour piano de Mozart, et un récital en solo où elle s'attellera notamment à la dernière sonate pour piano Opus 111 de Beethoven.

Maria João Pires

À l'Auditorium le samedi 13 novembre pour un concert symphonique (Mozart, Beethoven) et le samedi 20 novembre pour un récital piano (Schubert, Debussy, Beethoven)

BELIN ET LA FÉLINE À LA CARTE

Carte Blanche / En plein mois de novembre, Bertrand Belin et Agnès Gayraud aka La Féline prennent d'assaut l'Opéra Underground pour une carte blanche musicale dont la diversité le dispute à l'exigence, au point de transformer la chose en semaine de la découverte. PAR STÉPHANE DUCHÊNE

Comme l'a souligné Richard Robert lors de la présentation de l'événement, on n'a pas souvent l'occasion de demander « tu fais quoi mi-novembre ? » ou, à cette question, de répondre quelque chose d'intéressant. C'est désormais le cas avec la Carte blanche offerte à (et offerte par) Bertrand Belin et Agnès Gayraud (que les amateurs de pop connaissent sous le nom de La Féline) du 13 au 21 novembre. Laquelle constitue sans doute l'événement, par sa qualité et sa durée, d'une saison de l'Opéra Underground déjà fort savoureuse. Le chanteur et romancier et la chanteuse et philosophe débarquent donc avec une malle au trésor dans laquelle le grand public ne reconnaîtra peut-être pas grand monde mais pourra satisfaire des monceaux de curiosité. Histoire de commencer en



© Nicky Bruckert

grande pompe et d'introduire comme il se doit les intéressés, Belin et La Féline vont essayer les magnifiques plâtres de l'Opéra (comprendre : de sa grande salle), le samedi 13 novembre à 20h. Belin en solo dans la gueule de cette salle noire dont la visite en préparation de la carte blanche a été une épiphanie, faisant naître le désir de s'y confronter seul.

OPÉRA DE CUISINE

La Féline, elle, a opté pour l'option avec orchestre puisqu'elle se produira avec dix musiciens de l'orchestre de l'Opéra – en plus de son groupe – pour revisiter son répertoire. Belin remettra le couvert deux soirs avec Claire Vailler pour *Audience foraine*, un "opéra de cuisine" auquel

participe le pianiste François Mardrossian et trois chanteuses de la Maîtrise (14 et 15 novembre). Également au programme, la réunion de la formation contemporaine The Colorist Orchestra avec le prince de l'alt-country Howe Gelb (14 novembre) ; un projet autour des chants des femmes d'Italie du Nord au violon et violoncelle par Silvia Tarozzi et Deborah Walker (14 novembre, attention c'est à 8h30 au Grand studio du Ballet) ; le projet en trio de Rodolphe Burger, Mademoiselle (17 novembre) ; un concert hommage à Gavin Bryars (18 novembre) ; un autre, conjugué, à Philip Glass, Arvo Part et Thomas Adès (20 novembre) ; le fantastique Star Feminine Band, cinq jeunes Bénévoles qui détricotent la tradition de leur pays à coups de blues (19 novembre) ; une soirée consacrée au label Crybaby (en vedette Léonie Pernet, le 20 novembre) et une clôture en mode indé avec entre autres Arlt et François Virot (21 novembre). De quoi effectivement bien remplir son emploi du temps de la mi-novembre.

Carte blanche à Bertrand Belin et La Féline

À l'Opéra Underground Du 13 au 21 septembre

07/11

PI'ERRE BOURNE

Kao - 19 h
♦ 22€



12/11

SOUL TRAIN FEVER

DJ MISTA SLY
+ MC KOUME
+ SOUL DANCERS

Kafé - 22 h
♦ Gratuit

16/11

EMYNONA

Kafé - 20 h 30
♦ Gratuit



19/11

HERVÉ

Kao - 19 h
♦ 26€

19/11

NOCHE DE CUMBIA

DJ DIABLO +
CHICHARRON +
DJ BONY SELEKTOR

Kafé - 20 h 30
♦ Gratuit



27/11

LES TAMBOURS DU BRONX

Kao - 19 h
♦ 27€

02/12 ARLO PARKS

Kao - 19 h ♦ 22€

09/12 LEPROUS

Kao - 19 h ♦ 27€

18/12 KLUB DES LOOSERS

Kao - 19 h ♦ 23€

SAVE THE DATE

267 rue Marcel Mérieux, 69007 Lyon
M B - Stade de Gerland T1 - ENS Lyon

billetterie & infos sur www.ninkasi.fr

#WeAreNinkasi

Licences spectacle 1-1076198 / 2-1076199 / 3-1076200

Espace Tonkin

avenue Salvador Allende
Villeurbanne



Festival Les Guitares



Adrien Moignard Trio [jazz manouche]

20 nov - 20h30

Quatuor Éclisses [classique]

21 nov - 17h30

Steve Waring [50 ans de scène]

24 nov - 15h

Lionel Loueke [hommage à Herbie Hancock]

Nelson Veras [jazz]

27 nov - 20h30

Jean-Félix Lalanne [hommage à Brassens]

Juan el Flaco [flamenco]

28 nov - 17h30

Zu et les Zigs [blues]

1^{er} déc - 19h

Koum Tara [chaâbi, jazz et cordes]

10 déc - 20h

lesguitares.fr - 07 83 80 17 91

villeurbanne

La Région
Auvergne-Rhône-Alpes

Centre
Léo Lagrange
Villeurbanne

& AUSSI

JAZZ Naïssam Jalal & Rhythms of resistance

Jazz (et impro), musique arabe (populaire et classique), hip-hop, funk, mais aussi musique mandingue et hindoustani, le moins qu'on puisse dire c'est que le répertoire de la parisienne d'origine syrienne Naïssam Jalal, virtuose de la flûte traversière, voit large et grand. Accompagnée de son quintette Rhythms of Resistance, 10 ans d'âge, vient présenter son répertoire aux frontières de la musique savante, des mélodies populaires et de l'expression militante.

Opéra de Lyon
Place de la Comédie, Lyon 1er
(04 69 85 54 54)
Ven 5 nov à 20h ; 19€

ELECTRO POP French 79

Difficile de qualifier très exactement la musique de ce Marseillais très en vue qui oeuvra au sein de Nasser et de Kid Francescoli. Electro pop fera l'affaire.

Radiant-Belleuve
1 rue Jean Moulin, Caluire
(04 72 10 22 10)
Ven 5 nov à 19h30 ; 27,50€

NEW WAVE Blind Delon

Que voilà un groupe qui porte bien son nom. à l'écouter cheminer musicalement dans ce nuage de froideur et de détachement new-wave quasi zombiesque, on visualise assez vite une sorte d'Alain Delon altier avançant à tâtons dans l'obscurité, empreint d'une certaine grâce aristocratique. Tout cela, dans les rythmiques et atmosphères proposées (d'obédience électro-synthwave) est qui plus est notamment addictif à défaut d'être très jovial.

Sonic
En face du 4 quai des Étroits, Lyon 5e
(04 78 38 27 40)
Sam 6 nov à 20h ; 10€

CLUBBING Ancient Methods + Crystal Geometry + Clarence

Autrefois duo, désormais solo, Ancient Methods délivre une techno lourde et intense laissant peu de répit à un dancefloor le plus souvent scotché et extatique face aux beats malaxés et triturés façon musique industrielle lors de DJ sets aussi incandescents qu'une fusion métallique entre, disons, Marcel Dettmann et Throbbing Gristle. Parfait pour un dimanche familial.

Le Sucre
49-50 quai Rambaud, Lyon 2e
(07 71 81 07 46)
Dim 7 nov à 18h ; jusqu'à 12€

SONO MONDIALE Fatoumata Diawara

Après avoir participé à *L'Amo-mali*, le projet "malien" de Mathieu Chedid, c'est assez logiquement que Fatoumata Diawara est allée chercher le guitariste à la coupe de lettre pour son dernier album en date, *Fenfo*, qu'elle n'a que peu eu l'occasion de défendre sur scène. Un album sur lequel on retrouve un autre habitué des crossover avec la musique malienne, le dénommé Vincent Segal. Crossover que pratique Fatoumata qui convoque notamment jazz et blues dans ce syncrétisme musical qui a fait son succès.

Espace culturel L'Atrium
35 avenue du 8 mai 1945, Tassin la Demi-Lune (04 78 34 70 07)
Mar 9 nov à 20h30 ; de 15€ à 30€

ROCK FUSION Silmarils

Qu'il est loin le temps où l'on occupait ses nuits à regarder des clips de fusion sur MCM. Qu'il est loin d'ailleurs le temps du rock fusion avec ses basses

slapées, ses guitares grassouillettes, ses rythmiques hardcore et ses chanteurs peroxydés passablement éternés par l'état du monde comme Bertrand Cantat aux Victoires de la Musique. Si l'on est un peu nostalgique de tout ça - mais c'est pas obligé - les Silmarils sont de retour dix-huit ans après. Paraît qu'va y avoir du sport.

Ninkasi Gerland
267 Rue Marcel Mérieux, Lyon 7e
Ven 12 nov à 19h ; 23€/26€/29€

CHANSON Jean-Louis Aubert

Le mec a fait s'époumoner deux ou trois générations sur ses tubes de jeunesse signés du combo de variété-rock sous influence stonienne baptisé alors Téléphone (puis les Insus lors de la récente reformation), de Un autre monde à J'irais à New York avec toi. Sa carrière solo a débuté plus mollement mais s'est intensifiée au fil des ans, en faisant une valeur sûr de la chanson française. Il passe à la Halle en version toute assise, présenter ses classiques et le répertoire issu de son dernier album en date, mais en solo, façon homme-orchestre, avec paraît-il des effets en hologramme en sus.

Halle Tony Garnier
Place des Docteurs Charles et Christophe Mérieux 69007 Lyon
Vendredi 12 novembre à 20h
39€/55€/69€

ROCK Bertrand Belin + La Féline

C'est la date phare (et d'ailleurs d'ouverture) de cette belle carte blanche à Bertrand Belin et La Féline. Qui verra les deux musiciens se produire ensemble (le même soir) mais séparément (l'un après l'autre) sur la grande scène de l'Opéra, celle réservée aux prestations de gala de l'Opéra Underground. D'abord Belin tout seul dans la grande gueule du loup opéra, ensuite Agnès Gayraud/La Féline accompagnée elle de ses musiciens et de 20 autres de l'orchestre de l'Opéra pour une revisite en règle de son répertoire;

Opéra de Lyon
Place de la Comédie, Lyon 1er
(04 69 85 54 54)
Sam 13 nov à 20h ; de 10€ à 28€
Carte Blanche

GABBER POP Ascendant Vierge

Pourrait-on mieux résumer les choses que l'article que Gonzai consacra à Ascendant Vierge l'an dernier nous les présentant comme le groupe préféré des millénials cyber-punk. Sans doute à cause des fringues raccord avec l'actuel culte vestimentaire de la jeunesse envers les années 90, la voix cheloue et haut perchée de la chanteuse Mathilde Fernandez ou l'espèce de gloubi-boulga techno hardcore. Un peu comme si Mylène Farmer s'était laissé enfermer avec Kas Product dans un télépod dans une soirée makina.

Ninkasi Gerland
267 Rue Marcel Mérieux, Lyon 7e
Sam 13 nov à 19h ; 20€

CLASSIQUE Silvia Tarozzi & Deborah Walker

Au violon et violoncelle, Silvia Tarozzi et Deborah Walker ont choisi de rendre hommage à la tradition populaire de leur région d'origine, l'Emilie-Romagne en rendant hommage au répertoire oral des femmes d'Italie du Nord, entre chanson de la Résistance italienne et chants des femmes au travail, le tout réadapté pour ne pas dire, selon l'expression désormais consacrée, réinventé dans un total dénuement. Prévoir de se lever tôt, c'est bien à 8h30 que ça commence. Un peu tôt pour un dimanche, mais il faut ce qu'il faut.

Opéra de Lyon
Place de la Comédie, Lyon 1er

(04 69 85 54 54)
Dim 14 nov à 8h30 ; 10€/12€

SONO MONDIALE The Colorist Orchestra & Howe Gelb et W.Bouhassoun & M.Rahal

Quelle drôle de tambouille que celle-ci : prenez un orchestre contemporain mélangeant instruments classiques et lutherie sur mesure dans une sorte d'héritage Steve Reich et Moondog, adjoignez lui, le prince de l'alt-country Howe Gelb (Giant Sand, Arizona Amp, OPB...), avec lequel il a réalisé "Not on the map", et les musiciens syriens Waed Bouhassoun et Moslem Rahal. L'ensemble contemporain de Colorist Orchestra accompagné de la légende alt-country Howe Gelb et les musiciens syriens Waed Bouhassoun et Moslem Rahal, et vous obtenez un de ces mariages de carpes et de lapin qui font le sel de cette carte blanche Belin/La Féline.

Opéra de Lyon
Place de la Comédie, Lyon 1er
(04 69 85 54 54)
Dim 14 nov à 20h ; de 10€ à 28€

CHANSON Tim Dup + Sarah Mikovski

La Course folle, titre du dernier album de Tim Dup, ce pourrait-être celle qui cavale après le temps, celui qu'on a perdu durant cette drôle de parenthèse de presque deux ans, et celui qui file quand avance l'âge. Après l'ère du temps aussi, tant Tim Dup semble avoir délaissé ce qui faisait l'essence de "Mélancolie heureuse", avec lequel il fit son trou, au profit de quelques tics plus contemporains de la chanson pop du moment. C'est aussi plus dansant, on se console comme on peut.

Comédie Odéon
6 rue Grolée, Lyon 2e
(04 78 82 86 30)
Dim 14 nov à 17h ; de 17,50€ à 21,50€

CONTEMPORAIN Bertrand Belin & Claire Vailler

C'est encore Belin qui s'y colle - après tout c'est sa carte blanche -, cette fois avec Claire Vailler. Les deux présentent "Audience foraine" présenté comme un genre d'Opéra (ça tombe bien, vu le lieu) et de chronique sociale dont Belin a signé les textes et Vailler les musiques à tendance savantes. Les deux chantent, accompagnés par François Mardrossian au piano et trois jeunes chanteurs de la Maîtrise de l'Opéra, en une sorte de ping-pong intergénérationnel.

Opéra de Lyon
Place de la Comédie, Lyon 1er
(04 69 85 54 54)
Dim 14 et lun 15 nov Dim 14 nov à 15h, lun 15 nov à 20h ; 22€

CLUBBING Om Unit + Myako + Ramses

Il fut un temps où la simple apparition du nom de Metalheadz sur un flyer de soirée suffisait à attirer tout ce qu'une région comptait de junglists prêts à bondir la nuit durant sur de l'Amen break survitaminé. Il faut dire que ce label fondé en 1994 par Kemistry & Storm et Goldie a multiplié les anthems... Alors, voir débarquer au Sucre un Om Unit labellisé Metalheadz, ça attise l'intérêt forcément, même si l'Anglais signe une grande partie de son œuvre sur Civil Music - et qu'il a son propre label, Cosmic Bridge. Venu de Bristol, cet OVNI éclaire les raves et clubs d'un gombo où se mêlent drum&bass mais aussi ragga jungle à l'ancienne, dubstep et hip-hop. Validé, d'autant que l'espoir française Myako est à la même affiche.

Le Sucre
49-50 quai Rambaud, Lyon 2e
(07 71 81 07 46)
Ven 5 nov à 23h ; 8€/12€

FIGURES DE L'INDIEN

Histoire / Alors que le Musée des Confluences s'attache, dans son exposition *Sur la Piste des Sioux*, à expliquer et déconstruire les clichés autour de la représentation de l'Indien d'Amérique, retour sur la manière dont cet Indien a été traité à travers les âges, de l'arrivée des colons à aujourd'hui. PAR STÉPHANE DUCHÊNE

« **Q**uand ils sont arrivés en bateau, ils ne savaient pas qui on était. Ils ont demandé "qui êtes-vous ?" Nous avons répondu "des êtres humains". Mais ils ne connaissaient pas la notion d'être humain. » Ainsi le poète, musicien et acteur sioux John Trudell résume-t-il le premier contact, moteur du malentendu originel. Quand des hordes d'aventuriers se déversent sur les terres sauvages de l'Ouest, ils oublient de regarder les peuples qui vivent là. Et donc de les comprendre.

Dès le XVI^e siècle, c'est une vision faussée de cet « étranger familier ». Troublante même, nourrie de mythologie médiévale et de culture chrétienne, d'ignorance et de sentiment d'omniscience. D'abord on ménage une explication à la présence de ces peuples qui ont le toupet d'être déjà là sans y avoir été invités : on les tient pour une des Dix Tribus perdues d'Israël, des cousins des Mongols, ou même des descendants de Gaulois. Seul le Jésuite José de Acosta émet l'hypothèse, bien vue, d'une migration antérieure venue d'Asie.

Tout cela n'a en réalité pas beaucoup d'importance car leur réalité est soumise à l'imagination sans fin des colons, aux affabulations les plus grotesques : Colomb décrit des hommes avec une queue d'animal, Cortez, des créatures à face et oreilles de chien, Francisco Escobar a entendu parler d'êtres dormant sous l'eau et se nourrissant d'odeurs, le missionnaire Lafitau inclut dans son livre le dessin d'un homme sans tête... La réalité finit par reprendre le dessus, aucune créature fantastique ne foulant cette terre fascinante, seulement ce que Samuel de Champlain, le père du Canada, décrivait comme des individus « des deux sexes, bien proportionnés de leurs corps, sans aucune difformité ». C'est un début.

DESTINÉE MANIFESTE

Mais si les autochtones sont bel et bien humains, ils n'en sont pas moins relégués au rang de sauvages ou de barbares, n'étant pas chrétiens et donc guère recommandables. Pour les Européens, le fait qu'ils soient des individus « pré-sociaux » (Hobbes), nomades pour la plupart, ne « travaillent pas » et ne répondent d'aucune autorité supérieure, politique ou spirituelle, suffit à les disqualifier en tant que possibles « civilisés ». La chose est surtout bien commode pour justifier la conquête et ses exactions, comme lors de la Controverse de Valladolid.

L'existence libre des Indiens intrigue pourtant les philosophes : Thomas More loue leur système démocratique ; Lahontan, en la comparant à la vie menée par les Indiens, met en doute l'obsession de domination et d'enrichissement des Blancs ; Benjamin Franklin et Thomas Paine exal-



Le rapport harmonieux de l'Indien à la Nature est retourné contre lui comme significatif d'une « paresse naturelle » mortifère pour son développement (et celui de l'Amérique)

tent les valeurs indiennes... Sans grande influence. C'est qu'en réalité « le bon sauvage » n'existe pas davantage que le barbare qu'il faudrait soumettre. Il n'est qu'une déformation de plus de la réalité soumise au poids idéologique de l'époque.

Une fois encore, au XIX^e siècle, l'Indien change de statut. Le noble sauvage (re)devient un sous-homme à mesure que se répandent les théories de la race et les inégalités qui vont avec (basées évidemment sur l'idée d'une suprématie blanche). L'Indien est maintenant une brute écervelée et insensible (sa résistance à la douleur serait, selon les croyances populaires auxquelles souscrit Montaigne lui-même, surnaturelle). Surtout, il est un obstacle à l'accomplissement de « La Destinée manifeste » d'origine biblique (« Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre, soumettez-la », Genèse, 1: 28) : soit l'accaparement des territoires qui reviennent de droit (divin) à l'Homme blanc, au propriétaire terrien, l'alpha et l'oméga de l'Idéal américain. Le rapport harmonieux de l'Indien à la Nature est retourné contre lui comme significatif d'une « paresse naturelle » mortifère pour son développement (et celui de l'Amérique).

L'effacement des peuples autochtones ne peut dès lors être perçu négativement. L'Indien n'est là que pour laisser la place au Blanc, le progrès en marche. Il n'est après tout qu'un étrange survivant de la préhistoire. Reste qu'il existe pour l'Indien un

moyen de s'amender : devenir un Blanc. L'assimilation devient un chapitre de la Conquête. Au célèbre « un bon Indien est un Indien mort », attribué au Général Philip Sheridan, répond le « tuer l'Indien pour sauver l'Homme » des boarding schools. Au massacre gratuit de Wounded Knee en 1890 par le 7^e de cavalerie, revanche officielle de Little Big Horn, qui clôt les Guerres indiennes, répond cette institution hors-réserves chargée d'acculturer des générations entières d'Amérindiens que l'on coupera de leurs traditions à coups de conversions forcées et d'interdiction de pratiquer leur langue et leurs coutumes.

ADAM SANDLER EN MALCOLM X

Il est alors parfaitement ironique que ces traits que le Blanc a voulu faire disparaître chez l'Indien soient précisément ceux-là même qu'il a fait prospérer dans les Wild West Show et au cinéma à coups de clichés, d'approximations, de généralités et d'arrangements avec la vérité. Comme s'il s'était agi de ne préserver de l'Indien qu'un folklore qui allait modeler durablement l'image que nous nous en faisons. Et gommer sa réalité en en faisant un mythe. Jusqu'à troubler l'image qu'il se fait de lui-même : dans l'ouverture de son documentaire *Hollywood et les Indiens (Reel Injun, 2009)*, le cinéaste cree Neil Diamond explique que lorsque des westerns étaient diffusés dans la réserve où il a grandi, tous les enfants étaient du

côté des cow-boys. C'est pour comprendre cela qu'il s'est penché sur la manière dont l'image de l'Indien avait été véhiculée par Hollywood.

Une image si simplifiée qu'au départ, on ne prend même pas la peine, dans les westerns, de faire parler les Indiens dans une langue crédible – certains réalisateurs se contentant de faire passer à l'envers les dialogues en Anglais pour donner un sentiment d'étrangeté – ou que les Indiens sont rapidement joués par des Blancs : « Chuck Connors en Geronimo, c'est comme si Adam Sandler jouait Malcolm X » souligne le comédien oneida Charlie Hill, premier stand-upper natif.

C'est que les Indiens sont surtout là pour faire couleur locale. Les spécificités des tribus n'ont pas plus d'importance qu'elles n'en avaient au moment de la colonisation. De la même manière que l'idéologie du moment a conditionné les différentes conceptions de l'Indien au fil des siècles (la créature surnaturelle, le barbare, le bon sauvage, le sous-homme...), le western s'est nourri de la réalité politique américaine, comme l'explique William Bourdon dans son livre *Le Western, une histoire parallèle des États-Unis* : à chaque époque son western, et donc son Indien.

ÊTRE HUMAIN

Dans les années 60-70 se produit un tournant. Avec la lutte pour les Droits civiques, les Amérindiens deviennent

le symbole de tous les peuples opprimés et s'engagent eux-mêmes dans la lutte. Entre novembre 1969 et juin 1971, l'American Indian Movement occupe le site de l'ancienne prison d'Alcatraz dans la baie de San Francisco pour dénoncer les conditions de vie dans les réserves. Au cinéma, dans le film éponyme, Billy Jack est un métis navajo qui botte les fesses des Blancs à coups de kung-fu et concentre la colère qui émerge dans les années 70. Comme dans la vie réelle – le siège de Wounded Knee, sur les lieux du massacre de 1890, qui oppose trois mois durant, en 1973, l'AIM et le FBI –, les Indiens commencent à rendre les coups.

Après une décennie 80 sans western, les années 90 donnent un nouveau souffle à la représentation des Indiens dans le sillage du succès de *Danse avec les Loups* de Kevin Costner, multi-oscarisé. Du moins, croit-on : perçu comme le premier western pro-indien de l'Histoire, il est pourtant accueilli en demi-teinte par les intéressés : « c'est un film sur nous, fait avec bienveillance, mais il ne nous décrit pas tels que nous sommes, dit le réalisateur cheyenne-arapaho Chris Eyre dans *Hollywood et les Indiens, c'est l'histoire d'un Blanc, les Indiens ne servent que de décor* ».

Depuis, les autochtones ont pu reprendre la main sur la manière de raconter leur histoire et leur quotidien avec l'émergence de réalisateurs comme Chris Eyre, Neil Diamond, Zacharias Kunuk, d'écrivains aussi (Sherman Alexie, David Treuer, Tommy Orange...). Recouvrant ainsi le contrôle de l'image amérindienne, déclinée sans fard et dans toutes ses aspérités : « ce n'est pas la peine de toujours montrer les peuples autochtones sous leur meilleur jour, dit Chris Eyre. On n'a pas besoin d'avoir l'air noble ou bon, on veut juste être humain ».

Un vœu pieux qui n'est pas que lyrisme et dont l'enjeu est réel pour retrouver l'estime de soi : « avec leur mentalité de prédateur, les Blancs nous ont catalogués comme Indiens, souligne John Trudell. Ils ont exercé la terreur et commis un génocide pour effacer toute trace de notre existence en tant qu'être humain. Pour ça, ils se sont servis de la guerre, des livres et du cinéma. Et aujourd'hui nous-mêmes ne nous percevons plus comme des êtres humains, nous nous revendiquons Indiens alors qu'il y a 600 ans, ce mot n'avait jamais été prononcé. Nous étions là avant que ces notions apparaissent. Nous sommes des êtres humains. » « Être humain » est justement, nous a dit Walter Littlemoon, témoin sioux invité lors de la présentation de l'exposition *Sur la piste des Sioux*, la signification littérale du mot « lakota », le nom de son peuple.

Sur la piste des Sioux

Au Musée des Confluences
Jusqu'au 28 août 2022

DES SIOUX ET DES HOMMES

JOUER AUX INDIENS

Exposition / Remarquable, passionnante et très complète exposition que *Sur la Piste des Sioux* proposée par le Musée des Confluences et portée par une sublime collection d'objets. Plongée terrible et magnifique dans la construction de cet Indien imaginaire qui hante nos fantasmes western depuis un siècle et demi. PAR STÉPHANE DUCHÊNE

Pourquoi une exposition sur les Sioux pour évoquer la représentation populaire des Indiens d'Amérique ? Parce que nous dit Steve Friesen, ancien directeur du Buffalo Bill Museum and Grave, ces représentations ont en quelque sorte fait de traits particuliers, ceux du Sioux, une généralité, celle de l'Indien. En grande partie parce que le premier vecteur de cette imagerie, les Wild West Show, ont essentiellement recruté des cavaliers sioux (lakotas pour la plupart). Du fait de leur expérience, les mêmes lakotas seront recrutés par le Hollywood des premiers westerns. Le cavalier des plaines devenant peu à peu et pour longtemps l'archétype de l'Indien. Un archétype qui demeure encore aujourd'hui indélébile.

Alors pour décortiquer cette fabrique de l'image, le comité scientifique de l'exposition *Sur la piste des Sioux* a commencé par faire réaliser par le CREDOC une enquête sur les représentations des Indiens d'Amérique du Nord en France. Dont le résultat trône en ouverture de l'exposition sous la forme d'un diorama récapitulatif les clichés autour de cette figure : une plaine plantée d'un tipi où l'on fume le calumet au milieu de majestueux bisons.



On entre alors dans un palais des représentations, ponctué de bornes historiques remplaçant cette imagerie dans le contexte des époques auxquelles elle se réfère : d'abord une section beaux-arts où trônent peintures, lithographies, sculptures aussi, relatant l'image relative aux premières rencontres, directes ou indirectes avec l'autochtone, parmi lesquelles des œuvres, dont une originale de Karl Bodmer ou des pièces du musée itinérant de George Catlin, persuadé de l'imminente disparition des Indiens, au XIX^e. On trouve également dans cette section les romans western qui firent fureur



fin XIX^e, les photos de Roland Bonaparte réalisées au Jardin d'acclimatation qui diffusèrent les stéréotypes du "Peau-Rouge". Et bien sûr quelques unes des 50 000 photos DU photographe des Indiens : Edward S. Curtis dont la place des clichés dans l'imaginaire collectif est immense.

WILD WEST SHOW

On pénètre ensuite dans l'arène – un terrain de sable en trompe l'œil – consacrée à l'histoire des Wild West Show de Buffalo Bill qui sillonnèrent le monde – jusqu'à Villeurbanne ! – de 1883 à 1912, et aux villages indiens, qui

figent l'image des preux (et cruels) cavaliers des plaines et le récit tordu de la conquête de l'Ouest. C'est du village indien de l'exposition universelle de Bruxelles de 1935 que le collectionneur belge François Chladiuk a acquis une invraisemblable collection de costumes – tuniques, mocassins, coiffes, dans un remarquable état de conservation – ayant appartenu à plusieurs familles lakotas – une collection unique au monde puisqu'une trentaine de ses pièces sont reconnaissables sur les photos d'archives présentées. Le benjamin de la famille Littlemoon, Walter, est d'ailleurs venu ouvrir l'exposition et cette section particulièrement émouvante qui se clôt sur l'évocation des *boarding schools*, pensionnats où l'on rééduquait l'Indien pour l'éloigner de cette culture pour laquelle on achetait des billets de spectacles.

Où dont on a fini par se servir dans la publicité et la communication en exploitant la caricature pour vendre des pneus, du sirop, ou guider les automobilistes (Bison Futé). Une salle évoque également les liens entre les marqueurs de la culture indienne et... le scoutisme, mais aussi leur diffusion à la télévision (un salon des années 1960 y est reconstitué où défilent les images d'Indiens), dans la bande-dessinée, les jouets ou les images promotionnelles, souvent parfaitement racistes.

Puis vient le western, dernière section, qui dès le début du XX^e siècle, fait de l'Indien un être de fiction total : trois écrans nourris d'extraits de films nous montrent comment cet Indien fictif a malgré tout évolué au fil des époques et au gré de films comme *La Flèche brisée*, *Little Big Man* ou *Danse avec les Loups*.

Le mot de la fin, dans une salle qui évoque la réappropriation de leur image par les natifs revient au dramaturge québécois d'origine huronne, Yves Sioui Durand : « *Jouer aux Indiens c'est plus facile ! Le folklore a toujours été plus facile ! Mettre en scène cette fausse identité qui sert de ressort à une identité qui n'existe pas, outrer ce maquillage, ce déguisement pour distraire les touristes, comme si on leur disait : regardez ! Tout va bien ! Nous sommes toujours là, inchangés ! Nourrir de notre chair les gouvernements qui poursuivent notre assimilation, notre disparition, cela ne m'intéresse pas.* »

Manière de dire que ce Sioux imaginaire, cette construction de l'Indien, ce mensonge, que l'exposition met en lumière échoue évidemment à incarner les centaines de nations autochtones d'un demi-continent. Et pour cause, dit Walter Littlemoon : « *personne, depuis l'arrivée des colons, ne s'est jamais demandé, ni ne nous a demandé, qui nous étions. Le Blanc ne s'est jamais vraiment intéressé à nous. Je suis heureux de pouvoir assister à une exposition qui répare cette injustice et rétablit la vérité de qui nous sommes.* »

Sur la piste des Sioux

Au musée des Confluences
Jusqu'au 28 août 2022

AUX USA : NO (INDIAN) LOGO

Sport / Aux États-Unis, l'image des Amérindiens (et sa réhabilitation) est aussi devenue un enjeu sur les terrains de sport, où un mouvement est en marche qui tente de faire débaptiser les clubs sportifs emblématiques portant des surnoms liés à une caricature de l'identité indienne. PAR STÉPHANE DUCHÊNE

Dans les années 80, l'activiste et acteur lakota Russell Means déplorait : « *bien que le Vatican ait publié en 1898 une bulle papale déclarant que nous étions bien des hommes, le fait que les équipes sportives continuent à faire des Indiens leur mascotte montre la survivance d'un racisme institutionnel.* » Sans doute l'ancien leader de l'American Indian Movement, décédé en 2012, apprécierait-il le mouvement qui se dessine dans le sport américain depuis deux décennies, lui qui dès 1972 avait poursuivi en justice l'équipe de baseball des Cleveland Indians pour sa mascotte grotesque qui donnait « *l'impression aux Amérindiens d'être perçu tantôt comme des sauvages, tantôt comme des clowns* ».

Depuis ses origines, le sport professionnel (et universitaire) américain, monstre référentiel de la pop culture US, affuble ses équipes de surnoms liés à leur environnement plus ou moins immédiat (faune locale, histoire, géographie, folklore). Les Indiens n'y échappent pas : des Cleveland Indians aux Washington Redskins en passant par les Chicago Blackhawks, les Atlanta Braves, les Golden State Warriors, les Kansas City Chiefs.

Autant de surnoms qu'une certaine prise de conscience considère, parfois près d'un siècle après leur création, comme notoirement racistes. Il est même étonnant dans certains cas



que le mouvement ne fut pas plus précoce – les "Peaux-Rouges" de Washington c'est un peu comme si une équipe de foot française avait eu la riche idée de se baptiser les "Bougnoules" de Trifouillis-les-Oies. Et le mouvement enfle qui entend faire débaptiser ces mastodontes du sport US. Lequel a surtout réussi pour l'instant dans le sport universitaire.

DÉBAPTISÉS

Le monde pro, lui, résiste ardemment – sans doute du fait des enjeux financiers énormes que le merchandising recouvre. L'un des arguments est pourtant que ces surnoms seraient des hommages à la culture indienne, ce qui est faux : ces appellations appartiennent à la fiction officielle qui a eu raison de cette culture, politiquement

et médiatiquement, et datent pour la plupart d'une époque où la fascination caricaturale pour l'Indien – en tant que stéréotype – était plus que problématique. Au pire, elles sont insultantes (Redskins, Redmen), au mieux, réductrices (Braves, Chiefs, Indians) et donc insultantes aussi. Sans compter la bouffonnerie des mascottes qui vont avec.

Peu importe que le marketing aient vidé ces mots de leurs sens car des études ont montré qu'ils ont un impact psychologique négatif sur les Amérindiens eux-mêmes. Ces logos et surnoms sont aussi bien souvent le seul vecteur de l'image des Amérindiens auquel est soumise une partie du grand public.

Mais face à l'ampleur de la levée de boucliers, les digues finissent aussi par céder chez les pros : en 2022, les Indians, qui ont eux aussi écarté leur mascotte, seront rebaptisés Guardians ; il y a deux ans, les Redskins, l'une des équipes de foot US les plus iconiques au monde et seul cas de club connu dont le nom était une insulte, se sont débaptisés. Une victoire pour les nations indiennes que l'éradication de ce reflet d'un racisme ancien et d'une injustice historique qui s'est muée en business pour mieux cacher ses racines honteuses. De la *cancel culture* ? Plutôt un début de réparation d'une profonde injustice qui court jusque sur les terrains de sport.

& AUSSI

PHOTOGRAPHIE Nan Goldin

La star de la photographie contemporaine expose à Lyon ses images prises à l'occasion du tournage du film *Variety* en 1983 (où Nan Goldin avait elle-même un rôle). Si ce ne sont pas là les œuvres les plus puissantes de l'artiste, on y retrouve avec grand plaisir son univers fait de moments intimes, de corps surgissant de l'ombre, de jeux de lumières directs et intenses... Et son goût pour l'esthétique cinématographique bien sûr !
Galerie Cinéma 2
3 rue de l'Arbre sec, Lyon 1er
Jusqu'au 14 nov, de 11h à 20h sf hors festival du mer au dim de 12h à 19h ; entrée libre

ART CONTEMPORAIN Simon Lazarus

La galerie Kommet inaugure son nouvel espace d'exposition dans le quartier de la Guillotière en invitant Simon Lazarus. Venant du graffiti et de l'univers du design graphique, l'artiste s'intéresse ici aux rapports que nous entretenons avec les technologies récentes, les nouveaux matériaux, les utopies architecturales. Il présente un ensemble d'œuvres aux formes variées qui dialoguent les unes avec les autres, dont une impressionnante architecture imaginaire, entre cathédrale, ruine industrielle et grille abstraite...
Kommet
14 rue Mortier, Lyon
(06 32 46 58 63)
Jusqu'au 20 nov, du mer au sam de 14h à 18h ; entrée libre

ART CONTEMPORAIN Rémy Jacquier

Artiste inclassable, Rémy

Jacquier (né en 1972) réalise des œuvres hétéroclites (sculptures, dessins, installations...) en dialogue avec les sciences, la musique et la littérature. Son exposition à l'URDLA a pour thème central la question du quotidien et du journal intime. Il y présente notamment une série de gravures destinées à illustrer le singulier journal de l'écrivain (non moins singulier !) Marc Pierret (1926-2017). L'ouvrage paraît parallèlement aux éditions lyonnaises Hippocampe sous le titre *La vie hors-sac*.
URDLA
207 rue Francis de Pressensé, Villeurbanne (04 72 65 33 34)
Jusqu'au 20 nov, du mar au ven de 10 h à 17 h, sam de 13 h à 17 h ; entrée libre

PHOTOGRAPHIE Robert Doisneau, Portraits d'artistes et vues de Lyon

Mises en regard avec 17 œuvres de Jean Couty, ces photographies se concentrent sur deux thématiques fortes, en cohérence avec l'œuvre du peintre lyonnais. D'un côté, des clichés d'artistes dans leurs ateliers et de créateurs de son temps, pris entre 1945 et 1971. Entrez chez Picasso, Giacometti ou encore le couple Saint Phalle - Tinguely et découvrez les créateurs dans leur intimité.
Musée Jean Couty
1 Place Henri Barbusse, Lyon 9e
(04 72 42 20 00)
Jusqu'au 12 déc

BIOPIC Antoine de Saint Exupéry, un Petit Prince parmi les Hommes

En 3 volets, l'exposition s'attache à retracer la vie et la mort (oui la gourmette est présente !) de cet écrivain-aviateur traduit dans le monde

entier. La série de sculptures lisses et l'immersion audio et visuelle dans l'œuvre tiennent la route mais, in fine, c'est la classique 2e partie avec objets à regarder et panneaux à lire qui est la plus séduisante car très documentée.

La Sucrière
Les Docks, 49-50 quai Rambaud, Lyon 2e (04 27 82 69 40)
Jusqu'au 1er janv 22, du mar au ven de 10h à 18h, sam, dim + vac scol de 10h à 19h ; jusqu'à 15€

ART CONTEMPORAIN ET NUMÉRIQUE Marina Abramovic & Ulay

Le couple phare de la performance existentielle, Marina Abramovic & Ulay (ils se sont rencontrés en 1976 et séparés en 1999), a été exposé dès 1986 au MAC de Lyon. Ce dernier présente plusieurs vidéos de leurs performances (issues des collections du musée), où l'on se donne des baffes, se met à nu, en danger de mort, etc.. Une interrogation sans détour sur le couple, les limites du corps et de l'art.
Musée d'Art Contemporain
Cité Internationale, 81 quai Charles de Gaulle, Lyon 6e (04 72 69 17 17)
Jusqu'au 2 janv 22, du mer au dim, de 11h à 18h ; de 4€ à 8€

ART CONTEMPORAIN ET NUMÉRIQUE Delphine Balley

Pour sa première exposition muséale personnelle, Delphine Balley nous immerge dans le clair-obscur de ses photographies et de ses films vidéo, mettant soigneusement et baroquement en scène des rites ancestraux (mariage, funérailles, partie de chasse...). Tout y est silencieux, étrange, onirique, sans oublier ici et là un soupçon d'humour.
Musée d'Art Contemporain
Cité Internationale, 81 quai Charles de Gaulle, Lyon 6e (04 72 69 17 17)
Jusqu'au 2 janv 22, du mer au dim de 11h à 18h ; de 4€ à 8€

EVARISTO

Au-delà du trait : reflets d'âmes



**Fondation Renaud
FORT DE VAISE**
27 boulevard Antoine de Saint-Exupéry 69009 Lyon - 04 78 47 10 82

du 24/10 au 19/12/2021
du mercredi au dimanche de 14h à 18h
fondation-renaud.fr

**Sous le haut patronage
du Consulat général d'Espagne à Lyon**

UFO Distribution présente
Une production BARNEY PRODUCTION, en coproduction avec MONT FILMS PRODUCTION / VELVET FILMS

KHANSA BATMA AHMED HAMMOUD SAÏD BEY

« UN COUP DE CŒUR ! » RFI

« BURNING CASABLANCA SE REGARDE COMME IL S'ÉCOUTE. PASSIONNÉMENT. »

PREMIERE

« PASSIONNEL, REBELLE ET ROCK'N'ROLL. » TELERAMA

SCÉNARIO ET RÉALISATION PAR ISMAËL EL IRAKI

BURNING CASABLANCA
(ZANKA CONTACT)

PREMIERE TEASER ACTUELLEMENT AU CINÉMA rock folk 78linguagem

EN EXCLUSIVITÉ DANS LES CINÉMAS **COMEDIA** **UGC** CINÉ CITÉ INTERNATIONALE

EXPOSITION - VENTE

MinéraLyon

Minéraux, fossiles, pierres précieuses, météorites

46^e salon international



Expositions :
• Empreintes, traces de vie
• La minéralogie, une passion... virale ?

ESPACE TÊTE D'OR
Ve 12 novembre 2021 de 14h00 à 19h00
Sa 13 novembre 2021 de 10h00 à 19h00
Di 14 novembre 2021 de 10h00 à 18h00
103, boulevard Stalingrad - 69100 VILLEURBANNE
Tél. 04 78 94 69 00 - Site : www.Mineralyon.fr



Réalisation : Editions du Plat - Tél. 04 71 66 54 67

VOUS ÊTES CURIEUX
ET VOUS SOUHAITEZ APPRENDRE,
DÉCOUVRIR, ÉCHANGER POSÉMENT
AVEC DES UNIVERSITAIRES ?

Devenez auditeur/trice de l'UTA à l'Université Lumière Lyon 2

Lyon et ses alentours
ou en visioconférence



2021 - 2022

De nombreux sujets, quelques exemples :
Les transitions alimentaires - L'oubli à l'échelle du collectif
Le travail : un concept à réinventer ? - Regards croisés sur
les élections - Italie, années 1970 - Cinéma de science fiction
Les superstitions - Patrimoine en danger - Science et
politique - Origines médiévales de l'islam - Découverte
du Musée des Moulages - Statistique - Velázquez etc.

Pour les adultes, sans condition de diplôme,
sans examen à passer.

Le seul plaisir d'apprendre, de découvrir,
d'échanger autour d'un savoir universitaire.

INSCRIPTION : à partir du 23 novembre 2021

CONTACTEZ-NOUS !

04 72 76 84 30
uta@univ-lyon2.fr
uta.univ-lyon2.fr
@utalyon2

CHRISTOPHE SIÉBERT : CHRONIQUES CRIMINELLES

Littérature / Avec *Feminicid*, Christophe Siébert poursuit son grand œuvre autour des *Chroniques de Mertvecgorod*, république post-soviétique imaginaire où le pire est toujours certain. Une nouvelle claque de l'auteur auvergnat, entre roman très noir et dystopie violente.
PAR STÉPHANE DUCHÊNE



Il y a un an et demi l'auteur auvergnat Christophe Siébert frappait très fort avec le premier volet de ses *Chroniques de Mertvecgorod*, *Images de la fin du monde*, nommé au Grand prix de l'Imaginaire. Une habitude chez lui depuis ses premières publications dont il avait dans un premier temps enfoncé le clou rouillé avec *Métaphysique de la Viande* qui réunissait dans une réédition Au Diable Vauvert, deux romans déjà édités et épuisés, *Nuit noire* et *Paranoïa*, en son temps récompensé par le Prix Sade. Le style Siébert est, il faut le dire pour ceux qui n'en seraient pas familiers, du genre coup de poing, foutraque et comme disent les Américains *larger than life*, le plus souvent violent et parfois gore. Pas vraiment de la littérature de salon, à moins que votre salon ait été bombardé nucléairement et attaqué au gaz sarin dans la foulée. Ses *Chroniques* prennent place dans le futur proche d'une république post-soviétique imaginaire mais fort réaliste dont le sport national est le trafic (de drogues, d'ordures, d'organes), une sorte de "comédie inhumaine" toujours au bord du gouffre de l'apocalypse. Un projet qui appelle de nombreux volumes et *sequels*, y compris par d'autres auteurs.

Il y a un an et demi l'auteur auvergnat Christophe Siébert frappait très fort avec le premier volet de ses *Chroniques de Mertvecgorod*, *Images de la fin du monde*, nommé au Grand prix de l'Imaginaire. Une habitude chez lui depuis ses premières publications dont il avait dans un premier temps enfoncé le clou rouillé avec *Métaphysique de la Viande* qui réunissait dans une réédition Au Diable Vauvert, deux romans déjà édités et épuisés, *Nuit noire* et *Paranoïa*, en son temps récompensé par le Prix Sade. Le style Siébert est, il faut le dire pour ceux qui n'en seraient pas familiers, du genre coup de poing, foutraque et comme disent les Américains *larger than life*, le plus souvent violent et parfois gore. Pas vraiment de la littérature de salon, à moins que votre salon ait été bombardé nucléairement et attaqué au gaz sarin dans la foulée. Ses *Chroniques* prennent place dans le futur proche d'une république post-soviétique imaginaire mais fort réaliste dont le sport national est le trafic (de drogues, d'ordures, d'organes), une sorte de "comédie inhumaine" toujours au bord du gouffre de l'apocalypse. Un projet qui appelle de nombreux volumes et *sequels*, y compris par d'autres auteurs.

la forme de cadavres. Associé à une hackeuse, Timur tente de résoudre une affaire aux tentaculaires ramifications. Car tout chez Christophe Siébert fonctionne en rhizome : lorsqu'il imagine une intrigue dans un pays imaginaire, il en trace tous les contours, de ce pays, en cartographie les moindres recoins, en développe le "folklore" avec un saisissant esprit de système pour aboutir à des livres-mondes (qui d'ailleurs dépassent le simple support livresque pour s'étendre sur la toile). C'est sans doute là que l'auteur puise son sens de l'atmosphère, cette littérature totale (comme on disait "football total") qui n'est pas sans évoquer le Maurice G. Dantec obsessionnel des *Racines du Mal*. Les deux auteurs partagent une passion commune pour la déliquescence et les tueurs en série, entre autres choses. Cette faculté, aussi à travers le genre ou la transposition de sociétés à travers le temps et l'espace, à évoquer l'ici et maintenant et l'avenir qui en découlera très bientôt, déjà en marche.

Christophe Siébert, *Feminicid* (Au Diable Vauvert)

Au Bal des Ardents le vendredi 5 novembre
À l'Atelier des Canulars le lundi 8 novembre

LITTÉRATURE TOTALE

Dans son deuxième volet baptisé *Feminicid*, qui reprend une trame entamée dans *Images de la fin du monde*, le lecteur se retrouve propulsé dans l'enquête menée par le journaliste Timur Maximovitch Domachev – dont on sait d'emblée qu'il a été suicidé – à travers le manuscrit du livre qu'il était en train d'écrire sur une troublante affaire de disparitions de masse de femmes – laquelle n'est pas sans rappeler la réalité de la ville de Ciudad Juarez au Mexique où les femmes ont une furieuse tendance, comme ici, à s'évaporer pour réapparaître sous

& AUSSI

MASTERCLASS Claire Diterzi

Au cœur d'une semaine passée à l'Insa, entre son concert à table et son spectacle *Je garde le chien*, la chanteuse Claire Diterzi, première chanteuse/musicienne à avoir effectué une résidence à la Villa Médicis, propose une masterclass, où il sera sans doute question de secrets d'écriture et de composition. La bonne nouvelle c'est que c'est ouvert à tous.
La Rotonde
14 avenue des Arts, Villeurbanne
Jeu 4 nov à 17h

RENCONTRE Orlan

Dans le cadre de son cycle féministe "A corps et à cris", la Bibliothèque municipale de Lyon, convie l'artiste Orlan. Si elle ne s'est jamais ouvertement revendiqué du féminisme, son art, sa vie et son visage, modelé selon ses désirs et fantasmes, parlent sûrement à la place de quelque prise de position officielle. Elle en profitera pour dédicacer son dernier ouvrage

: *Strip-tease tout sur ma vie tout sur mon art*.
Bibliothèque de la Part-Dieu
30 boulevard Vivier Merle, Lyon 3e
(04 78 62 18 00)
Sam 6 nov à 16h ; entrée libre

LITTÉRATURE Cécile Coulon

C'est l'une des coqueluches du paysage littéraire hexagonale, qui figure l'image de l'autrice cool et branchée (elle a publié son premier à 16 ans et pratique le running) qui connaît ses classiques, féministe mais suffisamment fréquentable pour ne pas troubler les plateaux remplis de mâles blancs, et écrit sur le mariage arrangé comme dans *Seule en sa demeure*, son dernier livre qui cartonne au moins autant que le précédent, *Une bête au Paradis*.
Librairie Passages
11 rue de Brest, Lyon 2e
(04 72 56 34 84)
Mar 9 nov à 19h ; entrée libre

LITTÉRATURE Santiago H. Amigorena

Après le très beau *Le Ghetto intérieur* qui évoquait son grand-père paternel, juif émigré à Buenos-Aires, Santiago Amigorena poursuit son œuvre de sondage des racines familiales, avec l'évocation dans Le

premier exil du grand-père maternel et de l'exil vers l'Uruguay après le coup d'Etat militaire de 1968, premier exil donc, dans l'enfance de l'auteur avant celui définitif qui les mènera vers la France, six ans plus tard.
Librairie Passages
11 rue de Brest, Lyon 2e
(04 72 56 34 84)
Mer 10 nov à 19h ; entrée libre

CONFÉRENCE Mode d'emploi

C'est une collaboration entre la Villa Gillet, organisatrice de Mode d'emploi, et l'Opéra Underground, qui accouche de cette soirée de rencontres littéraires à double détente : d'abord sur le thème "Nouveaux récits libanais, Beyrouth dans le monde", sujet sur lequel il y aura beaucoup à dire au vu de l'actualité, avec Camille Ammoun et Charid Majdani, ensuite sur celui plus léger : "Écouter, parler, chanter" avec Bertrand Belin et Agnès Gayraud, qui nous entretiendront des subtilités, de l'écriture, de la langue et de son expression musicale.
Opéra de Lyon
Place de la Comédie, Lyon 1er
(04 69 85 54 54)
Mar 16 nov à 19h ; entrée libre

Yann Frisch Le Paradoxe de Georges

Magie nouvelle / Cartomagie
Dès 12 ans

14 ▶ 19
déc. 2021

Ferme Berliet - 8 avenue C Saint-Priest

+ d'infos au 04 81 92 22 30

et sur www.theatretheoargence-saint-priest.fr

CHACUN CHERCHE SA CHÂTAIGNE

Ardèche / Pour que soit préservé leur métier, les cultivateurs de châtaignes ont initié il y a une trentaine d'années la création du Parc naturel des Monts d'Ardèche sur lequel pousse ce fruit délicieux, AOP, et célébré en cet automne par des fêtes dédiées : les castagnades.

PAR NADJA POBEL

1 50 communes et un bon tiers du territoire départemental : c'est sur cet espace que se déploie le Parc naturel des Monts d'Ardèche, de Saint-Agrève aux Vans et de Saint-Laurent-les-Bains à Saint-Cierge-la-Serre, qui lèche le Rhône. Ouvert en 2001, ce parc constitué de plateaux (pour l'élevage du bœuf Mézenc AOP notamment et pour les myrtilles), de pentes et du piémont cévenol (avec vignes et oliviers) ne serait pas né sans la volonté des castanéiculteurs de sauver leur production.

À la fin des années 1990, l'engouement des sixties et seventies pour l'Ardèche s'est tari et s'opère alors un dépeuplement ; l'agriculture est en recul et les châtaigneraies s'embroussaillent dans ces pentes, compliquées à travailler. Pour ces agriculteurs particuliers, la création du PNR – Parc Naturel Régional – sera une planche de salut puisque sa fonction est d'être « un outil de développement de territoire sur une zone rurale en difficulté », nous confie sa directrice Vanessa Nicod. Aujourd'hui 30 000 hectares de châtaigneraies sont recensés mais seuls 5000 sont cultivés – le problème étant la transmission de fonciers entre les générations et que cela coûte cher. D'où un plan de reconquête élaboré depuis six ans, financé par la Région, le PNR et la chambre d'agriculture de l'Ardèche, qui abonde pour moitié aux factures d'élagage, de débroussaillage et à la création de pistes d'accès.

2000 châtaigniers ont été reconquis : ce n'est pas assez pour faire face à la demande – il manque 2000 tonnes de châtaignes par an – mais ça n'empêche pas l'Ardèche d'être le premier producteur national, conforté par l'attribution du label AOC en 2006 puis AOP en 2014. La plupart des castanéiculteurs sont toutefois doubles actifs (apiculteur, éleveur) car leur travail n'est pas assez rentable et peu nombreux sont ceux qui transforment eux-mêmes leur production. Le relais est souvent passé aux trois acteurs locaux en la matière : Imbert, Sabaton et Clément Faugier, avant d'être exporté à l'international (50% de la pro-



duction de Sabaton part au Japon).

Le parc s'est vu affublé d'un autre label, international cette fois-ci, celui de Geopark de l'UNESCO, comme huit autres en France (le PNR du Lubéron, le massif des Bauges ou encore le Beaujolais) pour leur qualités géologiques remarquables. La preuve par l'exemple ci-dessous.

UNE BALADE

Les Grottes de la Jaubernie. Voici un circuit de 4,8 km parcouru en à peine deux heures pour un léger dénivelé de 230m. Au départ de Coux (se garer vers le vieux pont face à la nouvelle halle), suivre le parcours très balisé en jaune et blanc une fois traversée la D104 et atteindre le point Salière puis Mon-

champ. Marcher 1,4 km pour arriver sur une impressionnante dalle de grès. Le label Geopark UNESCO se justifie notamment par cette grande plaque de calcaire gréseux d'environ – 190 millions d'années ; les cavités circulaires qui se trouvent à la surface émanent de l'extraction de meules pour faire tourner les moulins de la vallée de l'Ouvèze en contrebas. Cette impressionnante pierre toiture un rocher abritant des habitats troglodytes remontant à la Préhistoire. Durant les guerres de religions, elles ont servi de refuges, d'où leur aménagement en fortifications. L'une a été murée, une autre a été dotée d'un encadrement de pierre où est même gravé un écusson. En faire le tour, traverser la dalle et redescendre par le chemin d'Auréac sur une route goudronnée mais très peu fréquentée.

LE FRUIT !

Ses premières traces dans ces contrées remontent à 8 millions d'années ! Et on ne sait pas comment elle se nommait. Aujourd'hui, la crème de marrons et les marrons glacés sont bien issus de la châtaigne, car le marron des cours de récré n'est pas comestible. Les Monts d'Ardèche comptent 65 variétés complexes à reconnaître pour les novices et rarement mentionnées sur les marchés lyonnais. En Ardèche, vous pouvez acheter de la comballe (la plus courante et la plus sucrée), de la bouche rouge (celle qui est traditionnellement rôtie sur les marchés de Noël car elle est facile à conserver) ou encore de la garrinche. Ce fruit se stocke au frigo pour être mangé dans les sept à huit jours car il craint

l'humidité et la chaleur. Il a le vent en poupe puisqu'il ne contient pas de gluten. Sa farine, qui nécessite 3 à 5 kg de fruits pour faire un kilo de poudre, est très prisée par les personnes atteintes de maladie cœliaque. Le bois de ces arbres a aussi une utilité : il sert à la menuiserie, la parqueterie ou la tonnellerie par exemple.

LA FÊTE : LES CASTAGNADES

Depuis 22 ans que le Parc naturel des Monts d'Ardèche existe, en octobre-novembre au moment de la récolte, la châtaigne est célébrée lors des castagnades qu'il coordonne, comme les viticulteurs font la fête au beaujolais nouveau ou les producteurs drômois de Nyons font la fête de l'olive à chaque fin de récolte le premier dimanche de février, l'Alicoque.

Désaignes, Privas, Antraigues et Joyeuse ont été pionnières. Désormais onze communes proposent ces festivités avec ventes de produits, défilé de la confrérie, intronisation d'un nouveau membre, "rôties" dans un immense grilloir de cinq mètres de long, rencontre avec des castanéiculteurs... et même parfois randonnées dans le parc, jeux pour enfants. Chaque lieu organisateur se doit aussi de proposer des menus à base de châtaignes dans un ou plusieurs restaurants. Deux castagnades sont encore à venir en novembre.

Vesseaux (6 et 7 novembre). Village de l'Ardèche méridionale proche d'Aubenas, Vesseaux accueille la castagnade au pied de son étonnante église aux tuiles vernissées et multicolores. Balade, dégustation, etc.

Joannas (13 et 14 novembre). C'est la plus petite des communes à organiser cette fête, la 11^e et dernière pour 2021, plus au sud encore que la précédente. La fête a lieu sur le parvis du château de ce village tout en pierre adossé à l'imposante Cham du Cros de plus de 1000 m d'altitude. Là encore, dégustation, atelier de réalisation de desserts, visite de châtaigneraies sont au programme.

→ Où dormir ?

Domaine du Clap.

Ce Gîte de France se trouve dans une splendide demeure du XV^e siècle que la famille Delon habite depuis 1812. Au bout d'une petite route jonchée de châtaignes à cette période, accueil très chaleureux d'André qui dispose de cinq chambres (pour une capacité totale de quinze personnes) et des petits prix en rapport avec la qualité : 64 ou 68€ la nuit petit-déjeuner compris. Tout est fait maison (le pain au levain, les mini brioches, les confitures de gingembre-orange, abricots et... châtaignes). Aucune raison de ne pas y manger le soir ce qui vient du jardin pour 24€ entrée-plat-fromages-dessert (cette glace aux myrtilles avec son fondant à la châtaigne à tomber à la renverse !) + apéritifs et vin compris. Le site est le point de départ d'une randonnée très réputée, celle du Volcan de Chirouze.

À Pranles
T. 04 75 64 22 05

→ Comment y aller ?

En voiture. Privas est à 140 km de Lyon. Pas de gare TER en Ardèche mais des bus.

→ Où acheter des produits aux châtaignes ?

Chez Patrice Galiana et Véronique Dupuis.

Vente directe chez les producteurs. Tout est à la châtaigne cultivée et transformée sur place : biscuits, galettes, plats, pâte à tartiner, purée, farine, sirop et même chips !

Le Fabre à Laboule
T. 04 75 37 12 83

→ Renseignements

Maison du Parc naturel régional des Monts d'Ardèche. Expositions (sur les pollinisateurs et les abeilles), idées de parcours découvertes, sentiers...

Domaine de Rochemure à Jaujac
T. 04 75 36 38 60
Attention, ouverture jusqu'au 7 novembre (10h30 à 12h30 et 14h à 18h), ensuite fermeture au public jusqu'à mi-juin

Musée Castanea.

Dans un bâtiment du XVII^e siècle, parcours sur deux étages consacré à ce fruit et valorisation des savoir-faire des producteurs et transformateurs locaux

À Joyeuse
T. 04 75 39 90 66
Du mardi au dimanche de 14h à 18h
Tarif : 6,50€

Elle est en tournage à Auch quand elle décroche le téléphone à l'heure convenue : *Les Vieux fourneaux 2*, avec Pierre Richard et Eddy Mitchell. Mais immédiatement, elle accepte de revenir au Clos Jouve dans ce « deux pièces avec toilettes sur le palier » où elle a grandi sur le plateau de la Croix-Rousse, de sa naissance en mai 1948 à ses dix-huit ans. Le quartier n'a plus rien à voir avec « le refuge de tisserands » qu'elle évoque dans *Théâtre de ma vie*, paru en septembre, il est « devenu bobo » reconnaît-elle bien volontiers « mais les immeubles, les espaces, le boulevard sont restés les mêmes. »

Sa mère, La Berthe, l'élève avec ses deux frères plus âgés, les écartant d'un père violent, alcoolique et « maquereau de bas étage », que la gamine regrette de ne pas avoir su accompagner lors de son cancer fatal. Son œil de verre l'effrayait mais il lui a offert, a posteriori, « un réservoir d'images fantasmagoriques ». Le grand-père s'éteint à quelques mois de la naissance du premier fils de Myriam, Clovis Cornillac, en 1968.

Infiniment admirative de cette mère qui dans les années 50 divorce et « va au commissariat pour dire qu'on lui tape dessus », Myriam Boyer semble continuer la lutte. L'art la sauve. Son frère Serge sera envoyé par le juge des enfants aux Beaux-arts et deviendra architecte – le premier aménagement de la place de la République en 1976, c'est lui. Elle sera comédienne, poussant les portes du Théâtre de la Croix-Rousse alors aux mains de Parisiens en décentralisation qui peinent à rivaliser avec les mastodontes voisins que sont Marcel Maréchal ou Roger Planchon, mais qui lui permettent de faire cette étrange chose dont elle ne comprend pas le terme, de « l'expression corporelle ».

Rapidement, elle obtient le premier prix du Conservatoire de Lyon et file à la rue Blanche – à l'ENSATT – en devenant mère à vingt ans. Ce n'était pas évident car « je devais gagner de l'argent, mais il était possible de travailler, payé à la ligne de réplique. » Elle passe ses journées dans ce qui se nomme « le couloir de la honte » à l'ORTF, aux Buttes Chaumont, et à défaut de castings qui ne se pratiquent alors pas, elle fait la queue devant chaque bureau pour poser sa photo. « Au moins on pouvait aller chercher du travail, ça évitait de rester chez soi en attendant un appel ».

APPRENTIE SALTIMBANQUE

Surtout, dans une carrière jalonnée d'hommes – 70's/80's/90's obligent – c'est Agnès Varda qui sera sa première rencontre déterminante dans le grand monde. 1969, Myriam Boyer est engagée pour jouer une Parisienne désargentée pour un documentaire-fiction, *Nausicaa*, que la cinéaste consacre aux « accrocs portés à la démocratie en Grèce depuis le putsch des colonels » se remémore-t-elle dans son livre. « Elle était exigeante et j'ai toujours aimé que ça ne parte pas dans tous les sens ». Varda lui trace un chemin : « on ne se rend



MYRIAM BOYER LA COMBATTANTE

Portrait / La gamine de la Croix-Rousse prolo a bien grandi. À 70 ans sonnés, la pause du confinement aidant, la comédienne Myriam Boyer fait dans une biographie tout juste parue un retour arrière sur ses vies de cinéma et de théâtre. Où l'on croise Blier, Sautet, Koltès, Chéreau, Planchon et où on se dessine une vie de luttes et de joies mêlées, sa « marmelade de sentiments ».

PAR NADJA POBEL

pas compte à quel point tout de suite on se met sur des rails dans ce métier ». Viendra Claude Sautet dès ses 25 ans dans *Vincent, François, Paul et les autres* qui était alors considéré comme... « un cinéaste commercial ! Car il avait les moyens de faire ses films ». Elle le retrouvera 18 années plus tard pour *Un cœur en hiver*. Entre temps, elle a passionnément aimé jouer sous la direction de Bertrand Blier (*Trop belle pour toi*, *Un deux trois soleil*, *Le Bruit des glaçons*) dont elle loue avant tout le talent d'auteur : « dire ses textes au cinéma, c'est un bonheur, c'est un des rares avec qui les comédiens retrouvent des niveaux de l'époque de Prévert ». C'est aussi une

époque joyeuse où la vie sur les plateaux est heureuse comme sur *Série Noire* d'Alain Corneau où Patrick Dewaere, son « frangin de cinéma », rayonne.

« Les plus beaux rôles que j'ai joué sont au théâtre » nous dit-elle comme une évidence malgré la fierté qu'elle a eue de rencontrer tous ces cinéastes. Elle est dirigée par Jorge Lavelli, Klaus Michael Grüber, Bernard Sobel et Patrice Chéreau. Ensemble ils créeront *Combats de nègre et de chiens* aux Amandiers en 1983 et l'auteur Bernard-Marie Koltès est une des rencontres les plus douces de sa vie. Ils ont le même âge, il est issu d'un

milieu bourgeois opposé au sien et pourtant... « Je pensais que le théâtre était très intello, que ce n'était pas abordable comme celui que j'avais côtoyé à la Croix-Rousse ; avec Koltès ça m'est devenu intime et facile à comprendre ; il était tellement tendre et d'une intelligence folle sans en mettre plein la vue. »

Comme présidente du conseil d'administration de l'ENSATT de 2016 à 2020, elle a le bonheur de voir que tant d'étudiants le choisissent encore pour leurs scènes de concours. Myriam Boyer sera aussi de l'aventure *Roberto Zucco*, créé à Lyon avec Bruno Boëglin puis, après la mort du

dramaturge, elle jouera comme elle le lui avait promis dans le *Retour au désert* version Jacques Nichet en 1995. Koltès avait été malheureux du travail de Chéreau sur ce texte.

RÉCOMPENSES

Si toute sa carrière de théâtre s'est alors faite dans les établissements publics, elle fait, pour sa première incursion dans le privé en 1996, une expérience traumatisante aux côtés de Niels Arestrup dans *Qui a peur de Virginia Woolf*. Elle décrit dans son livre la violence verbale et physique, le licenciement abusif après 54 représentations à succès, son remplacement au pied levé mais aussi l'Académie des Molière qui l'honore pour ce rôle mais ne lui réserve pas de place assise au repas qui suit. Elle gagnera aux Prud'hommes. Interrogé sur cet épisode, le comédien plaide encore début octobre dans un article surprotecteur de *Libé* « l'impétuosité mal domptée ». Elle dit garder les traces de ce cauchemar : « je me méfie, je donne moins, je suis devenue plus solitaire » et se réjouit que la génération actuelle n'ait plus peur de dénoncer les faits de violence et soit surtout mieux entendue. Si elle n'a pas été victime d'agressions sexuelles, elle se souvient des « propositions malhonnêtes et des regards salaces » dans les années 70 au cinéma, de son refus d'un rôle « présenté comme le énième Emmanuelle » mais mesurait, bien avant #metoo, sa joie d'avoir des garçons « car ce serait moins dur pour eux ». Si ce mouvement de libération de la parole des femmes la satisfait grandement, elle met en garde sur le fait que l'égalité qu'entre hommes et femmes ne s'opérera en se comprenant, pas en s'opposant.

À 73 ans, elle se souvient donc de cette vie « théâtrale » au sens d'une aventure assez extravagante et très libre durant laquelle elle n'a pas renié ses origines, inspiration de son premier long-métrage comme réalisatrice – *La Mère Christain* en 1998. Suivra *La Vie devant soi* en 2010. Mariée trois fois, son deuxième mari, John Berry, de trente ans son aîné, cinéaste, assistant d'Orson Welles, avec qui elle a eu son deuxième fils, lui a permis de vivre « un nomadisme infini en harmonie avec [leur] passion illimitée » ; il fera d'elle la belle-mère de Jean Seberg puis d'Anna Karina, épouses successives de son garçon, Dennis Berry.

Les mots qu'elle consacre à ces icônes sont troublants de sincérité. Dans une langue simple, empruntant parfois au patois, Myriam Boyer fait le récit de ses vies sans se la « raconter ». Et nous dit au téléphone son plaisir de jouer encore, au cinéma, au théâtre (la tournée interrompue *Louise au parapluie* écrit et mis en scène par Emmanuel Robert-Espalier reprendra dans un an). Et fait une prophétie dans un éclat de rire : « je veux mourir sur scène » !

Myriam Boyer, Théâtre de ma vie (Seuil)

À la librairie Vivement Dimanche
Le vendredi 19 novembre de 17h à 19h

Festival Interférences

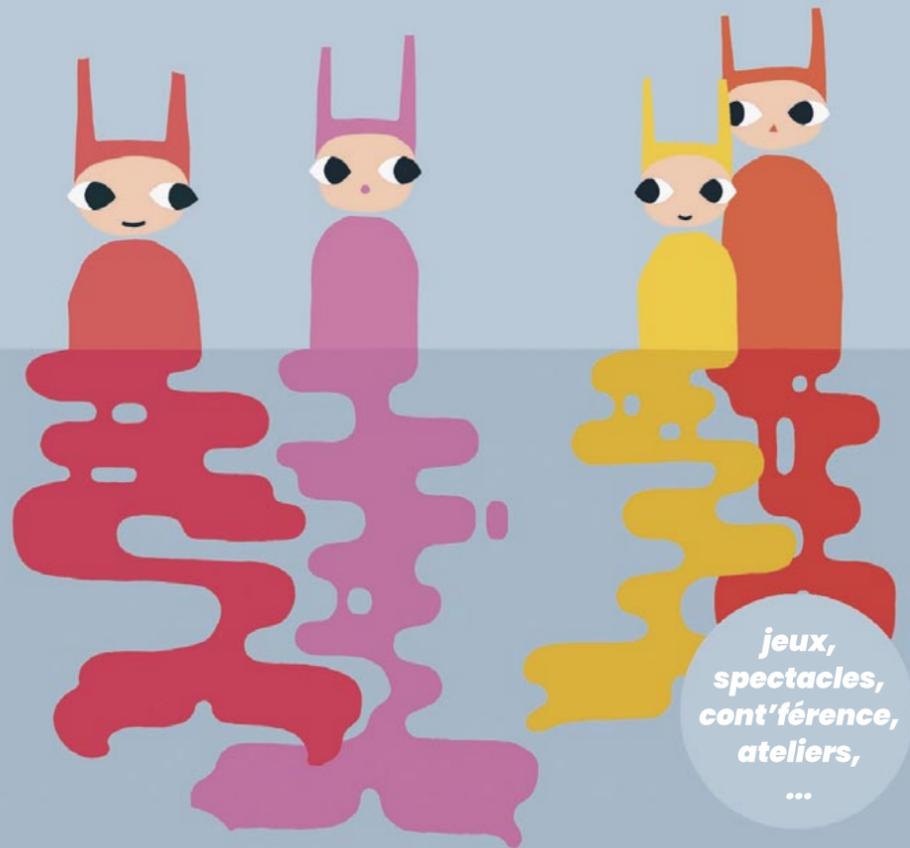
cinéma
documentaire
&
débat public

10 — 20 nov.
2021
Chromatique — LYON

www.lacitedoc.com

DITES OUIËS

LÂCHER D'HISTOIRES POUR OREILLES POINTUES



samedi 27 novembre

LE POLARIS • CORBAS
scène régionale

04 72 51 45 55 • www.lepolaris.org

HOMO SPATIUS

Designers de l'espace

Exposition
Cité du design

03-11-21
> **30-01-22**

Cité
du
design



Saint-Étienne
Ville créative design

SAINT-ÉTIENNE
la métropole

La Région
Auvergne-Rhône-Alpes

PREFET
DE LA REGION
AUVERGNE-
RHÔNE-ALPES

sonepar
France

Weiss

cnes

bio'bric

EVAVEO

INO

SAINT-ÉTIENNE
HORS
CADRE

SAINT-ÉTIENNE
HORS
CADRE



Grumman Moon Suit, 1960, concept proposal for lunar exploration (Photo by Oscar Fritz Goro/The LIFE Picture Collection © Meredith Corporation)



18 > 21
NOVEMBRE
2021

Palais de la Bourse
Lyon 2^e
silkinlyon.com

SILK
FESTIVAL
DE LA SOIE
IN
LYON

Vente de tissus
et accessoires français

•
Parcours
des savoir-faire

•
Animations

•
Exposition autour
du monde de la soie



Organisateur



Partenaires

GRANDLYON
la métropole



Avec le soutien de

